

L'Acte Psychanalytique

*Petite Introduction à une anthropologie
structurale générale*

Séminaire de Marc LEBAILLY

Le 19 juin 2021

Table des matières

1. Reprise et transition.....	2
2. Retour à l'art littéraire et au roman	12
3. Du style comme attestant de la singularité de l'homme	13
4. Digression : Comment la conception du Sujet dans la psychanalyse structurale est asymptotique avec celle de Lacan ?	22
5. Suite du roman	26
6. Suite	28
7. Qu'est-ce-que l'art du roman pour la psychanalyse structurale ?.....	33
Le motif	36
La trame	37
La chaîne (concaténation)	39
8. Pourquoi le roman ? Hypothèses ethnologiques	49
9. Retour à La Princesse de Clèves	52
10. De la banalité de la rencontre.....	55

1. Reprise et transition

On va reprendre l'approche du roman moderne là où on l'avait laissée. Il faut dire que le séminaire précédent, à la relecture, se présente comme foisonnant et semble hétérogène. L'intention est pourtant simple. Il s'agit de s'interroger à partir de quoi on peut se fonder pour déclarer qu'un roman, comme œuvre, s'avère impérissable. Ce qui apparaissait comme des digressions avait pour objectif d'éclairer cette problématique. En quoi une œuvre littéraire, en l'occurrence un roman, peut apparaître comme un « trésor pour l'humanité ». Je suis parti, pour tenter de répondre à cette question, de ce qu'on considère comme la naissance du roman moderne en occident et de l'hypothèse que Lévi-Strauss émet concernant cette émergence. Je vous rappelle qu'il considère le roman moderne (qui n'est pas le roman contemporain) comme l'avatar sémantique de la disparition du mythe, dans nos sociétés occidentales, alors que la musique baroque aurait hérité, selon lui, de la structure du mythe. Ce qui est faux. D'abord parce que le mythe, quoiqu'il prenne des formes apparentes différentes de celles qu'il a dans les sociétés de chasseurs cueilleurs, n'a pas disparu de nos sociétés modernes puisque sa fonction, pour fonder l'appartenance et la cohésion sociale par l'activation de la croyance (et du sens), est nécessaire à l'organisation culturelle de toutes sociétés humaines. Ensuite, parce que la musique n'a pas attendu la période baroque pour se structurer polyphoniquement et contrapunctuellement. Cette novation d'écriture émerge à la renaissance. Certains datent cette émergence de l'écriture polyphonique avec la composition du Noël de l'an 1200 par Pérotin le Grand. Or Lévi-Strauss considère que cette forme d'écriture musicale est homoforme avec la structure du mythe. Enfin parce que le roman moderne s'avère avoir une structure complexe dont l'un des ressorts est, comme j'ai commencé à l'explicitier, de tenter de concilier (et de faire exister ensemble) ce qu'il en est de la pensée sauvage (celle qui génère le mythe) et la prééminence hégémonique, à cette époque, de la pensée rationnelle discursive. L'hypothèse historico-ethnologique étant qu'à ce moment de l'histoire de notre civilisation, il y a

non seulement renversement de la prééminence de la pensée sauvage au profit de la pensée rationnelle productive mais surtout tentative (paranoïde) d'éradication de la pensée sauvage au prétexte qu'elle ne débouche que sur la production de « superstitions » dont la religion chrétienne serait l'archétype. J'avais émis l'hypothèse que le roman s'agençait comme une expérimentation scientifique d'un vécu autobiographique en ce sens où l'auteur s'en détache et le porte sur une autre scène fictionnelle pour l'objectiver et l'aborder rationnellement ou tout au moins réflexivement. Ainsi, sur le mode herméneutique, l'auteur peut discuter explicitement des « raisons » et des « conséquences » de telle ou telle expérience vécue dans la réalité du vivre.

À ce propos, j'avais procédé à une petite digression pour faire entendre que lesdites expériences vécues pouvaient échapper à la reprise dans un récit soit mythique soit romancé et servir de fondement, pour autant qu'elles aient déclenché un phénomène psychique réel, à l'élaboration d'un modèle structural. On considère, alors, que lesdites expériences vécues relèvent de ce que l'on pourrait considérer comme autant « d'évènements », en cela qu'ils ne sacrifient à aucun déterminisme causal et arrivent donc par strict hasard du vivre. C'est pourquoi il faut se libérer de la tentation d'inventer un déterminisme, à ces évènements autobiographiques, qui feraient « sens ». Il faut les resituer, d'un point de vue darwinien, dans la perspective de l'aléatoire qui caractérise à la fois l'innovation (psychique) et, partant, l'adaptation sociale. L'intention était de montrer que ces évènements sont « marquants » non pas parce qu'ils eussent été « déterminants » sur le moment, mais parce qu'ils se présentent comme des instants de voir interpellant qui justement, ne débouchent immédiatement sur rien d'un point de vue adaptatif. Ils ne prennent leur place qu'au moment où advient une structuration psychique qui leur permet de les situer et de les articuler les uns par rapport aux autres de manière cohérente et consistante. Pourtant, de cette structuration finale ils en sont, en définitive, la cause. En effet, on aurait pu

penser que tout se passerait comme si ces évènements n'étaient pas arrivés (par hasard). Cependant, sans eux, cette structuration spécifique qui détermine, entre autres, la passion de théoriser n'aurait pas été la même. Dans cette perspective, cela aurait pour conséquence d'admettre que l'épigénèse extérieure serait déterminante. Or, il n'en n'est rien. Ces évènements, dans le désordre, n'ont fait qu'activer tant du côté neuro cérébral que psychique une aptitude et des capacités qui étaient déjà potentielles. D'autres évènements, dans un autre désordre, auraient sans doute eu le même effet de structuration. Cette hypothèse, contre intuitive, se trouve validée dans le déroulement de la cure même, si on veut bien abandonner l'idéologie « déterministe » qui sert de socle à la psychanalyse freudo lacanienne. Déterminisme du désir ou du signifiant, tous deux inconscients. Étant entendu que ces évènements de vie, pourrait-on dire, s'ils sont des instants de voir ont sans doute déclenchés, en leur temps, des temps pour comprendre indépendants. Temps pour comprendre qui se sont développés silencieusement, de manière hétérogène, jusqu'à déboucher sur un moment de conclure synthétique, convergence de tous ces temps pour comprendre jusque-là autonomes, qui permet alors de les ordonner entre eux. Cette convergence a, quand elle s'avère consciente, un effet d'épiphanie définitive et signe le « jamais plus comme avant ». C'est une condition sine qua non pour rendre valide, pour celui qui en est la proie, le démon de la théorisation. C'est la condition épistémologique pour constituer un modèle explicatif générique, diamétralement opposé aux élaborations autobiographiques, fussent-elles sophistiquées au point de paraître pertinentes, qui ne seraient que des tentatives de résolutions individuelles et n'auraient aucune portée générique ni universelle. Précédemment je voulais montrer que les œuvres de Freud et de Lacan, parce qu'elles sont essentiellement des productions semblables à celles des psychanalystes, restent « autobiographiques ». Elles sont donc auto résolutive d'une problématique inhérente à leur structuration psychique de « survie » et, parce qu'ils ne s'en satisfont pas, elles ne manquent pas de les pousser à la pensée réflexive explicative caractérisant leurs élaborations.

Lesdites élaborations, pour intéressantes, très souvent interpellant et très pertinentes qu'elles puissent être, ne peuvent ainsi avoir le caractère de modèle, quoiqu'ils y aspirent, dans le cadre d'une approche scientifique structurale ou autre. On peut qualifier ces auteurs de « penseurs » au carrefour de la philosophie et de la psychologie. Mais l'un et l'autre s'en départissent grâce à l'invention du concept de « métapsychologie » qui, lui, est un véritable concept scientifique. Cependant, leurs élaborations ne se détachent pas de l'exigence téléologique qui postule que les faits psychiques seraient organisés par et pour le sens à partir de l'instinct sexuel détourné de sa fonction reproductive garante de la pérennité de l'espèce sous les auspices du pseudo concept de « pulsion libidinale, ou encore de « pulsion de mort ». Concept de pulsion de mort qui, lui aussi, servirait indirectement, à la fois la persévération biologique individuelle et de l'espèce... Cette variante à la fois astucieuse et invraisemblable, c'est-à-dire erronée, de la position téléonomique (scientifique) darwinienne, n'est tenable que si on attribue au « désir », réputé inconscient, le ressort de ce déterminisme sous les espèces d'un sens immanent aussi mystérieux qu'improbable. « Sens inconscient », donc, qui n'en finit jamais d'activer la machine à produire des significations qui s'agrègent en para systèmes sensés dévoiler ce sens à tout jamais inaccessible. Sens qui se dévoile alors comme absent et qui s'actualise à la conscience (tout au moins philosophique et téléologique) comme interrogation sur le sens de la vie. Et revoilà la question ontologique métaphysique qui resurgit. La problématique de la vie, du vivre, n'est pas abordable et traitable dans l'ordre du sens. Vivre n'a rien à faire du sens ontologique de l'être au monde de chacun et par contre coup de la nécessité de l'espèce dans la nature. Elle ne peut être concevable que du côté d'une théorisation de l'appareil psychique qui, lui, doit être susceptible d'être modélisé, structurellement, dans le cadre d'une perspective strictement darwinienne. C'est-à-dire à partir des principes qui régissent l'évolution des espèces. Ce que tente d'aborder Darwin dans *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*. C'est d'ailleurs ce qui a trompé Freud, cette histoire de sexe, tout occupé qu'il

était à sa rivalité avec Darwin. La vie n'a pas besoin d'avoir un sens ontologico-métaphysique pour être vécue ! Et c'est très bien comme ça ! Et même, en soi, très agréable.

Pour qu'il y ait modèle en sciences humaines structurales il faut abandonner radicalement la question téléologique du « sens » (de la vie humaine). Il faut sortir de l'eschatologie. Ce que ni Freud ni Lacan ne font véritablement. S'en tenir, alors, à la fonction et au champ de l'appareil psychique comme étant une organisation adaptative neuro cérébrale langagière singulière à Homo sapiens qui supplée à la disjonction (et donc à la disparition) d'avec l'aptitude adaptative instinctuelle « cybernétique » dont dispose les autres espèces animales – y compris les grands anthropoïdes avec lesquels nous partageons le génome pourtant à plus de 99% (chimpanzés, bonobos) - pour s'adapter. C'est en cela, et seulement en cela, qu'il y aurait « dénaturation » d'Homo sapiens vis-à-vis des autres espèces : la compétence du langage et la performance de la langue et de la parole dont se fomentent le « conscient » vient en lieu et place du mode d'adaptation « cybernétique » dont bénéficient tous les autres organismes vivants. Il me semble avoir lu quelque part que la NASA définit un organisme vivant, en le différenciant de la matière organique, comme étant une matière organique organisée suivant les lois de l'évolution posées par Darwin. Seul le modèle structural de l'appareil psychique, issu de la linguistique structurale, peut en rendre compte à peu près rationnellement.

C'est pourquoi, quoique la psychanalyse structurale soit en **continuité asymptotique** avec les élaborations psychanalytiques antécédentes, il y a incompatibilité irréductible entre elles et la psychanalyse structurale. Quoique cette continuité asymptotique je l'ai déjà pensée et articulée théoriquement dans *Et si la psychanalyse était à nouveau une mythologie...* En particulier tant dans le chapitre consacré au *petit Hans* que dans celui consacré à *Qu'appelle-t-on penser ?* de Heidegger. Et que

je n'arrête pas d'y faire référence dans les séminaires antérieurs. Mais j'ai pris conscience, très récemment, que cette évidence n'était sans doute pas entendue dans sa radicalité même par ceux qu'on peut considérer comme psychanalystes structuraux. Comme si chacun y entendait de manière prégnante la possibilité de « continuité » alors que dans ce qui prévaut dans cette expression c'est le caractère « asymptotique » que la psychanalyse structurale entretient avec ces élaborations freudo lacaniennes. C'est-à-dire tout uniment **la discontinuité irréversible** et le renversement total de la psychanalyse quant à ses fondamentaux et donc, aussi, de la praxis qui fonde son « Acte » qui dépasse largement son caractère thérapeutique. Parce que structurale elle exclut, aussi bien dans son modèle que dans sa pratique, de sacrifier à la problématique du sens qui ne cesse de polluer la pratique psychanalytique lacanienne puisque celle-ci s'avère vectorisée par la question du sens dans toutes ses « di-mensions » : qu'est ce qui fait sens ? Comment faire sens ? d'où vient que le sens fasse vérité ou pas ? qu'est ce qui empêche le sens d'advenir ? ... et j'en passe de pire. Le destin du sens et les tribulations des significations ne permettent pas à la psychanalyse de nous émanciper du déterminisme téléologique (Ricœur même revendique cette téléologie freudienne comme étant légitime... et porteuse de sens¹) donc de l'ontologie transcendantale réduite à l'immanence du Sujet inconscient. On le voit la question du sens est affaire de philosophie ou de théologie (la question des significations de la psychologie) pas de psychanalyse ! En tous cas pas de la psychanalyse structurale fondée sur une métapsychologie freudienne débarrassée des scories mythologiques (la pulsion, le désir...) et de sa finalité téléologique. Une métapsychologie structurale donc.

Je sais qu'en soutenant cela, je pointe non seulement une nouvelle coupure épistémologique d'abord avec la psychanalyse freudo lacanienne (fondée sur les tribulations du sens et le destin des significations) mais aussi avec la conception de l'homme et de l'humanité de l'homme dans la culture de notre temps qui se

¹ *De l'interprétation*, Paul Ricœur

revendique du sens pour perpétrer toutes sortes d'exactions. Le modèle de la métapsychologie structurale se fonde sur l'aberration clinique que je qualifierais paradoxalement de « comportementaliste », avec concomitance entre le développement épigénétique de « l'appareil à langage » et la structuration de l'appareil psychique. « Appareil à langage » dont le développement est tributaire épigénétiquement de la structuration de l'appareil cérébral. Structuration épigénétique dont les stimulations perceptives externes ne sont pas exclues en particulier dans la constitution du système phonétique qui s'organise dès avant la naissance par la perception in utéro de la voix de la mère. Quand je parle d'observation clinique objective, je fais référence au fait que la structuration métapsychologique de l'appareil psychique, c'est-à-dire la mise en place des registres : inconscient, préconscient conscient et de la topologie des instances : Sujet, Moi idéal, Surmoi, Moi idéal et Moi, suit terme à terme les phases nécessaires à l'émergence de la langue et de la parole; où l'Inconscient subjectif se constitue au moment de l'émergence des possibilités de vocalise et babillage; le préconscient prémoïque quand apparait la possibilité de signifiante « symbolique » grâce à la faculté de former à partir de phonèmes des signifiants symboles hors tout effet de significations; le conscient moïque, lui, s'actualise grâce à l'advenue de compétences à effectuer la parole dans la langue. Chaque registre émane d'une phase de la constitution du fait linguistique total. A la phase sémiotique correspond le registre Inconscient (réel) et l'apparition de l'instance subjective ; à la phase sémiologique correspond l'apparition du registre préconscient (symbolique); à la phase sémantique correspond l'apparition du registre conscient et des instances moïque (Surmoi, Idéal du Moi puis Moi). Cette conception est définitivement incompatible avec les stades pulsionnels qui sont sensés se succéder (oral, anal, phallico-urétral) pour expliquer la structuration de l'appareil psychique référé aux destins des pulsions au travers d'instance dont on ne sait d'où elles procèdent. Sauf à les considérer comme des évocations métaphysiques à l'usage des psychanalysants pour qu'ils constituent une

mythologie en savoir explicatif dont l'effet sur la restructuration de l'appareil psychique est nul. Un savoir n'a jamais guéri personne. Cette conception où l'instance subjective s'avère hors sens et première instance dans la constitution de l'appareil psychique constitue aussi une coupure épistémologique avec la recherche philosophique occidentale même avec celle de Spinoza, de Nietzsche, de Kierkegaard et de Heidegger quoiqu'on puisse avancer qu'ils n'étaient pas si loin de penser le Sujet dans la même radicalité qui s'impose à la psychanalyse structurale. Les poètes l'approchaient au plus près. Du moins certains poètes. En tout état de cause Hölderlin, comme le montre Heidegger dans *Qu'appelles-t-on penser ?* qui s'écrie dans son hymne Mnémosyne :

*Nous sommes un monstre privé du sens
Nous sommes hors douleur
Et nous avons perdu la langue à l'étranger.*

Manière de faire entendre de façon immédiate ce que je tente en besogneux de vous transmettre. Tout y est en trois vers. La Détresse du Vivre, l'effondrement pathétique et l'impuissance de la langue à guérir cette calamité de mise hors sens d'où le Sujet doit émerger. Car il faut entendre ce « monstre privé de sens » comme l'épreuve de dénaturation qui fait que l'hominidé *Homo sapiens* accède à l'humanité de l'homme et ce dans la détresse première initiation au vivre - ce ne sera pas la seule- et fonde cet éprouvé d'Ex-Sistence sans lequel la capacité de vivre s'avère impossible. L'Ex-Sistence parce qu'elle est hors la langue est de facto hors sens. Je sais que je radote. Mais je sais aussi qu'il se pourrait bien que certains d'entre vous ne mesure pas encore que la psychanalyse structurale est antinomique avec les présupposés, supposés théoriques, de Freud et de Lacan. Et pourtant quoique très proches (nous sommes toujours psychanalystes), inconciliables. Et de plus cela vous met hors idéologie contemporaine du sens à tout prix. C'est pourquoi il m'arrive de murmurer « *mais*

dans quelle galère vous –ai-je entraînés ? ». Parfois je me dis que j’aurais du continuer à me taire.

Pour expliquer, dans une sorte de continuité asymptotique, je vous rappelle que pour faire entendre cette nouvelle définition du Sujet je détourne, à mon tour, le détournement que Lacan avait opéré, pour faire instituer sa conception du Sujet, sur la formule freudienne « *Là où Ça était, le Moi doit advenir* ». Il l’avait transformé en « *Là où Ça était, Je dois advenir* ». Il y a dans ce dévoilement, d’abord l’affirmation que l’instance subjective, le Sujet, n’est pas une autre manière confuse d’évoquer le Moi. Et de plus, implicitement, que le Sujet précède le Moi (imaginaire). Ce qui aurait pu être une avancée théorique si on n’avait pas affublé le « Sujet » d’être porteur du sens de la vérité, voir du désir, (ce qui est affirmé dans *Fonction et Champ*) et si on ne présupposait pas qu’il y ait une instance antérieure au Sujet personnifiée par le Ça, dont on sait qu’il est sensé être le réservoir des prétendues pulsions. On sait que la pulsion est un concept sans consistance. Ce détournement du détournement lacanien, je le formule ainsi :

« Là où Je Ex-Siste (sémiotiquement ou par la vertu du système sémiotique langagier) le Moi doit advenir (par la vertu du système sémiologico sémantique de la langue) »

De fait, il serait même préférable d’écrire « **le Moi peut advenir** » (aléatoirement). Car il y a de grandes chances pour que, même si l’Ex-Sistence subjective advient, seule la constellation moïque du Moi Idéal, du Surmoi et de l’Idéal du Moi s’instaurent à défaut d’un Moi véritablement constitué. En effet, chez Homo Sapiens, la « survie » est plus probable que le « vivre ». Ces présupposés ne nous facilitent pas l’intégration dans la communauté psychanalytique actuelle (comment faire cohabiter des alchimistes et des biochimistes moléculaires !) mais aussi dans notre réalité sociale encore dominée soit par la science déterministe soit par les idéologies philosophiques vouées à la

quête du sens. Pour ce qui concerne la science, il est vrai que la causalité déterministe a été mise à mal par la mécanique quantique, la biologie moléculaire et la théorie des catastrophes. Mais ces révolutions n'ont pas encore infusé la culture. Reste que cette intégration dans la communauté psychanalytique est nécessaire si on souhaite que cette conception de l'humanité de l'homme ait une chance de perdurer sans pour autant être prosélyte. Etre interdit de tout prosélytisme est un obstacle à son insertion dans la réalité sociale de notre temps. Et compter pour que cette diffusion culturelle se fasse sous l'égide de la seule « transmission » est une illusion. Pourtant vous savez que j'ai la conviction que cette difficulté n'est pas insurmontable et qu'elle doit être surmontée car ce qu'annonce la psychanalyse structurale c'est que le réel de l'humanité de l'homme s'avère hors sens et que, de surcroît, c'est grâce à ce hors sens de la subjectivité que, d'un point de vue anthropologique, l'espèce a une chance de perdurer. En effet, l'ethnologie structurale promeut autant qu'elle décrit que l'organisation culturelle de nos sociétés (de toutes souches), quoique structurale et parce que structurale, a en germe une dérive totalitaire. Puisque toutes sont structurées par la langue qui ne fait accéder qu'au sens et à la signification, on peut en faire (et on en fait) un usage totalitaire, parce qu'elles permettent la construction d'idéologies auxquelles on croit. Et la croyance est si forte que l'on peut anéantir l'autre puisque, parce qu'il ne croit pas à la même idéologie, il peut ne plus être considéré comme un humain... Le hors sens qui fait humanisme doit s'interposer. De tous temps, c'est-à-dire depuis Neandertal, l'Art a cette fonction. Aujourd'hui ce n'est peut-être plus suffisant... Ce qui doit donc être démontré d'abord c'est que l'Art a bien dans la culture cette mission d'attester de ce hors sens qui fait humanité pour l'homme.

2. Retour à l'art littéraire et au roman

On a vu que ne pouvait être retenu, comme critère qui rende le roman impérissable et universel comme œuvre, ni l'habileté à conduire un récit fictionnel ni sa complexité de construction, ni la thèse qu'il expose et défend, ni le fait qu'il concilie à la fois l'induction autobiographique et les exigences arbitraires de la mythologie culturelle conjoncturelle à une société donnée. Toute chose qui peut susciter un intérêt intellectuel certain voir une admiration parfois méritée, mais qui n'inscrit pas pour autant le roman dans la « durée impérissable. C'est à dire hors l'espace et le temps historico-chronologique. Une œuvre littéraire véritable est de tous temps et de tous lieux. Elle est hors temps historique : elle ne dénote pas une époque ; elle est hors espace ; elle transcende les formations symboliques culturelles. Au moins en théorie. Certes, il est probable qu'il y ait des chefs d'œuvre qui soient passés inaperçus ou qui ont été oubliés ou perdus. Mais on peut penser que, s'il s'agit véritablement de chefs d'œuvre, s'ils étaient exhumés, alors d'emblée ils s'imposeraient à leur tour comme impérissables. Patrimoine de l'humanité dit-on aujourd'hui. Et sans doute pas à raison.

J'ai, dès l'ouverture de cette exploration épistémologique, posé que l'impérissable d'une œuvre littéraire ne confinait pas à ce qu'on repère, depuis Platon, comme relevant de la beauté. Un artéfact peut être beau sans que cela le rende impérissable. La beauté est un attribut de l'œuvre qui peut ne pas être nécessaire pour l'inscrire hors temps et hors espace. Surtout si on restreint l'effet de beauté à l'impression d'harmonie et de sérénité absolue que l'on ressent à l'égard de certaines œuvres. Pourtant il est habituel, quand il s'agit de littérature mais aussi d'autre forme d'art, de réduire l'œuvre à sa capacité à susciter une impression « émotionnelle euphorisante » déclenchée par la beauté. Et la littérature n'y fait pas exception. On réfère très souvent la qualité d'une œuvre littéraire à ces effets que la beauté suscite. Or, quand il s'agit d'œuvre littéraire, il est habituel de considérer que la beauté d'un texte est suscitée par le style de l'auteur. Comme si cette impression de « beau » émanait du

style. Une œuvre littéraire serait alors impérissable parce que l'auteur trousserait son récit dans un style non seulement beau mais singulier : une singulière beauté. Il y a un certain consensus sur cette évidence. Le style d'un auteur, parce qu'il lui est singulier, et donc irréductible à tout autre, attesterait et actualiserait par son originalité incomparable ce qu'il en est de la nature véritable de l'œuvre littéraire. A mon sens cette évidence n'en est pas une. Mais encore faut-il s'en expliquer et avoir une approche si ce n'est épistémologique tout au moins critique. L'histoire du style et de son idéalisation n'est pas d'aujourd'hui. Sans doute cette problématique s'annonce déjà dans la Grèce antique. Nous ne remonterons pas jusque-là. Je me bornerai à débiter cet examen critique à la période où naît le roman moderne, c'est-à-dire à la fin du XVIII^e siècle. On commencera par cet éloge du style par Buffon dont il affirme que c'est cela qui rend une œuvre impérissable.

3. Du style comme attestant de la singularité de l'homme

Buffon l'affirme ainsi :

« Le style est l'homme même. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer : s'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré. Dans tous les temps »²

Bien sûr je ne suivrai pas Buffon dans les qualificatifs emphatiques qu'il utilise pour caractériser le style. Mais il me semble que dans cette citation deux éléments méritent d'être relevés. Le premier est que Buffon fait équivaloir l'homme et le style. C'est-à-dire qu'écrire la langue a à voir avec ce qui caractérise l'homme. Dans les termes de la psychanalyse structurale on pourrait dire, d'une part, qu'écrire la langue atteste de l'identité de l'homme et d'autre part, que cet art d'écrire s'inscrit dans la « durée » (qui persiste) et non pas dans le temps chronologique historique (qui passe). C'est comme cela qu'on peut entendre cette affirmation que l'œuvre, mais pas l'auteur

² *Discours sur le style*; Buffon; 1753

comme le soutien Buffon, est intemporelle. Elle n'a pas d'époque. Ce qui est assez bien vu. Shakespeare est de tous temps et de tous les lieux et de toutes les langues. Les esprits faibles diraient qu'il est contemporain ou déjà moderne. Ce qui est un non-sens. Reste que Buffon ne dit pas pourquoi le style confine à l'immortalité. Mais il a un pressentiment qu'il rationalise en attribuant au style cette immortalité. Cette intuition, Lacan n'y était pas insensible dans sa réflexion quant à l'écrit, la langue et la parole. L'énoncé, l'énonciation pourrait-on dire. Qu'est ce qui reste, ou pas, de l'énonciations dans un texte écrit ?

En effet, ce n'est sans doute pas par hasard qu'il reprend cette citation dans l'ouverture des Écrits. Il faut dire que chez Lacan le style tient d'une stratégie (de communication mais pas seulement) délibérée qui tente de rendre compte de la même intuition théorique dont Buffon atteste. A ceci près que chez Lacan le style ne concerne pas l'écriture et le récit fictionnel proprement dit mais la performance (rhétorique ?) orale de transmission. Pour le dire platement Lacan, sauf à de rares exceptions, s'est bien gardé d'écrire quoique ce soit. Et, à mon sens, ce n'est pas fortuit. Il y avait chez lui une prévention pour ce qu'il en est de l'écrit en tant que le texte s'avère, alors, comme attestant de la prévalence de la logique du discours conscient (énoncé) qui fait prédominer de manière totale et accablante les systèmes de significations rationnels qui font sens. Ce qui efface l'énonciation au profit de l'énoncé moïque. De la même manière que le signe saussurien semble faire prédominer le signifié sur le signifiant. C'est d'ailleurs pourquoi Lacan transforme le signe saussurien en éliminant l'ellipse et les flèches, qui lient le signifiant au signifié, et en inversant l'ordre des facteurs où le signifié se situe alors sous la barre et le signifiant au dessus de la barre. Le signifié supporte le signifiant. Il prédomine. Il est comme au service du signifiant. Dans son esprit, seule la barre importe sans nécessité de l'ellipse et des flèches. C'est affirmer ainsi que le signifiant d'une part s'autonomise dans son rapport au signifié et que d'autre part la polysémie du signifiant prévaut sur l'univocité du signifié déterminé par le contexte situationnel. Dans le même ordre

d'idées on pourrait dire que cet écart, dans ce qu'il agence des signifiés dans la langue syntaxiquement, fige ce qui est énoncé au détriment des effets d'énonciation signifiante. Effet d'énonciation que Lacan attribue à l'ordre du signifiant (ce qui à mon sens, est erroné). Le subjectif de l'énonciation serait alors forclos. Comme si l'agencement de signifiés en système de signification – discours- avait le pouvoir d'effacer les effets prétendus énonciatifs du signifiant. Encore faudrait il, effectivement, que les effets d'énonciation soient de la compétence du signifiant. Ce qui me paraît erroné. En tout état de cause, pour lui, ce qui préserve l'effet d'énonciation c'est alors le style. Mais pas le style de l'écriture qui peut n'être que rhétorique lexical et syntaxique. Le style écrit ne serait alors que figures singulières de rhétorique qui sert à convaincre et à séduire. Un artifice sophistiqué donc. Pour Lacan, ce qui préserve le dire de l'énonciation, c'est le style oral. Celui qui est déclamatoire... et qui perdure même quand il est transcrit dans un texte écrit. Dans cette perspective, il est indéniable que le titre de son ouvrage *Écrits* se présente, si ce n'est comme une provocation, du moins comme une antiphrase puisque tous les textes qui le composent sont des allocutions orales. Ils transcrivent ce qu'on appelle des « prises de paroles ». À ce titre son style ne peut être qu'oral. De cette antiphrase titulaire Lacan en donne une explication dans la préface qu'il destine à cet ouvrage. Il se réfère dès le début à Buffon :

« Le style est l'homme même répète-t-on sans y voir de malice, ni s'inquiéter de ce que l'homme ne soit plus référence si certaine »³

Ce qui frappe dans cette citation, c'est cette dubitation « *que l'homme ne soit plus référence si certaine* ». On pourrait y entendre une dubitation sur la réduction de l'humanité à l'homme comme un être pensant réflexivement. C'est-à-dire à l'aide d'énoncés. Il est indéniable qu'à l'époque de Buffon, l'homme, par ce qu'il est doté

³ *L'art poétique*; Nicolas Boileau

d'une conscience réflexive rationnelle, est en quelque sorte l'espèce référente de toutes les autres espèces. La réalité humaine étant grâce à la langue, et la maîtrise qu'elle lui donne, moïque et triomphante. Il y aurait donc d'emblée chez Lacan l'intention de mettre ses écrits (qui n'en sont pas) hors de la prévalence du Moi et sous l'égide du Sujet prétendument parlant. De la parole. C'est tout l'enjeu de ce prétendu retour à Freud de destituer cette prévalence du Moi aussi infatuante qu'illusoire. Et de promotionner un autre « Inconscient » à partir des effets du signifiant. C'est l'intention que soutient Lacan où l'Inconscient, comme effets de signifiants, destitue le Moi de sa position de Maître. Il faut faire en sorte que les productions rationnelles conscientes du Moi soient en permanence subverties par les effets de signifiants inconscients. Donc contre et les classiques. *Ce n'est pas parce que je pense rationnellement que je suis.* Descartes. Bien sûr, de ma part cette lecture est déjà une interprétation critique. Mais sans doute n'est-ce pas tout à fait une interprétation si on se réfère au dernier paragraphe de cette introduction:

« C'est l'objet qui répond à la question sur le style, que nous posons d'entrée de jeu. A cette place que marquait l'homme pour Buffon, nous appelons la chute de cet objet, révélatrice de ce qu'elle l'isole, à la fois comme la cause du désir où le sujet s'éclipse, et comme soutenant le sujet entre vérité et savoir. Nous voulons du parcours dont ces écrits sont les jalons et du style que leur adresse commande, amener le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien. »⁴

Cette citation est comme la profession de foi qui indique de manière explicite à quoi Lacan destine le style d'être non pas d'essence moïque, c'est-à-dire rhétorique, mais comme une émanation du désir inconscient où le Sujet s'éclipse. C'est-à-dire présent en absence. Ce qui est assez bien vu si on fait abstraction de la référence

⁴ *Ecrits*; Jacques Lacan; éditions du Seuil; 1966; Page 10

causale à « la vérité » et au « savoir ». On y entend, de plus, la tentation, qui s'avérera infructueuse, de surpassement de la problématique objectale par la promotion de l'objet petit « a » dont la définition pourrait être la parodie de l'aphorisme de Lichtenberg « *un couteau sans lame auquel manque le manche* ». Reste qu'il s'agit toujours d'un objet quoique manquant et prétendument cause du désir. On ne sort pas ainsi de la problématique hystérique qui traverse la psychanalyse freudo-lacanienne. A entendre Lacan le style serait le moyen d'esquiver la tyrannie objectale. Contre Buffon, mais aussi contre Boileau et son : « *ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément* ». Le style chez eux, équivaut à la clarté du dire, où s'opère l'expression d'un savoir explicite qui équivaut à la vérité de ce qui s'énonce. La beauté qui émane d'un texte est alors dans cette clarté aveuglante qui vaut l'immortalité à cette manière singulière d'énoncer. Rendre à tout jamais le lecteur intelligent et lui permettre d'accéder à la « vérité » grâce à la singularité et à la beauté du style. En tout temps et en tout lieu. Accéder à une vérité universelle éternelle. Pour Lacan au contraire le style oral a pour objectif de déstabiliser l'énoncé écrit. Il permet en permanence cette chute des certitudes moïques réflexives qui donnent l'illusion de vérité. Cette phrase alambiquée fait entendre que si la pensée objectale fait disparaître le Sujet, le style en tant qu'il dénote, permet de maintenir la pensée entre « vérité et savoir ». Un texte écrit sans style oralisant abolirait l'effet d'énonciation. On comprend alors l'antinomique du titre *Écrits*. Car, ce qui s'inscrit dans ces *Écrits* c'est justement le style oral de Lacan qui n'est pas rhétorique mais reste le fait d'un ~~« auteur »~~. Style oral bien particulier puisqu'il se présente comme maniériste, voir mallarméen, assez décalé, quoique déclamatoire, de l'art oratoire traditionnel. Il se présente dans une artificialité et une complexité certaines tant lexicale que grammaticale. Il échappe aux manies du temps, en particulier à l'expression professorale universitaire. On voit l'intention vis-à-vis de l'auditeur ou du lecteur sans pour autant qu'elle se révèle pertinente. Cet objectif transparait dans la dernière phrase de cette introduction :

« Nous voulons du parcours dont ces écrits sont les jalons et du style que leur adresse commande, amener le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien. »

Le style non seulement ne doit pas faciliter la compréhension de l'auditeur (ou du lecteur) mais il a pour fonction d'en empêcher l'évidence rationnelle de telle sorte de forcer la réflexion de celui qui s'y risque au prétexte que, bien que cette énonciation ait une finalité d'enseignement, elle puisse aussi se présenter comme une transmission dont chacun, qui écoute pour entendre, est appelé à s'y montrer actif. Mais cet enseignement, qui se prétend transmission, demande qu'on s'y intéresse aussi autrement que réflexivement. Dans les termes qui sont les miens, il doit inciter au Penser. Et l'écrit, c'est à dire la transcription de l'oral au scriptural, doit garder, et même amplifier, cette exigence. Cette intention est naïve et manque son effet. On sait qu'elle a eu la conséquence opposée à l'intention délibérée de Lacan. Cela poussera à l'exégèse forcenée qui s'est emparée des élèves et disciples zéloteurs qui rivalisent dans la dévotion. Cette frénésie exégétique contribue mécaniquement au morcellement d'une communauté psychanalytique qui ne s'est jamais constituée en véritable collectif. Car l'exégèse est un exercice individuel qui ne manque pas, parce qu'on croit dans sa compréhension singulière tenir un morceau de la vraie croix, de s'opposer à toutes les autres et fait donc dispersion. Octave et Maud Mannoni l'avaient sans doute pressenti quand ils ont créé leur association sous le signe de l'éclectisme de telle sorte qu'elle puisse accueillir – en principe mais pas dans la réalité – toutes les petites différences qui font morcellement social. Car l'obscurité des énoncés, malgré le style, loin de produire un effet d'énonciation, s'avérera un pousse à croire et non pas un pousse à penser. L'énonciation que le dire de Lacan recelait certainement s'en est trouvée inaudible. Ce qui est manqué, pour le dire dans les termes de la psychanalyse structurale, c'est justement que dans ces *Écrits* comme

dans son expression orale il y ait eu Acte de transmission où en continuo ostinato et au-delà de l'identité moiïque (la personne de la tragédie grecque), s'affirmerait l'humanité de la subjectivité. Il en reste, maintenant, un sentiment de dérisoire que certains ne manquent pas de considérer sans indulgence comme une clownerie. Ce qui excessif et sans intérêt. Il fallait bien à l'époque tenter quelque chose pour sortir de l'académisme délétère où se fourvoyait la psychanalyse en France.

Ce qui est à retenir de tout ceci, c'est que pour Lacan le style est une manière de cryptographie dérangeante dont l'objectif est de pousser à penser ceux à qui on s'adresse. Etant sous-entendu que ce cryptage consiste paradoxalement à indiquer ce sur quoi il est nécessaire de penser. Sans ce cryptage cela passerait inaperçu dans la langue ordinaire. Il s'agit de complexifier pour alerter ... tout en soutenant que contrairement à ce qui se passe dans l'écriture de Freud, qui pour Lacan reste ésotérique et demande une lecture inventive, tout, dans son dire, était accessible. En d'autres termes tout y est dit à ceux qui savent ou l'entendre ou le lire. Il y a dans cette attitude un simulacre de discours philosophique. Une tradition philosophique d'exposition des idées dans la complexité de ce qui est traité. En occident elle date des prés socratiques en particulier Héraclite. En orient à la même époque apparait Lao-Tseu qui lui aussi peut être qualifié d'obscur parce qu'il est le tenant d'une dimension subjective de l'humanité de l'homme (le Tao). Il s'oppose à la rationalité de Confucius (Maître Kong) partisan de l'ordre et de la rationalité. On dit que Maître Kong aurait rendu visite à Lao-Tseu et qu'il aurait dit : « *c'est le plus grand philosophe qui ait jamais existé* ». A l'époque moderne on trouve cette tentation, entre autres, chez Spinoza, Nietzsche, Heidegger... tous qualifiés d'obscurs. On masque pour révéler en espérant transmettre. Comme si la transmission avait à voir avec la chose cachée ce qui oblige à considérer que le « penser » aurait alors à voir aussi avec l'herméneutique. Ce à quoi la psychanalyse structurale s'oppose. Je n'arrête pas de vous rabâcher que tout est simple dans le modèle mais que pour autant comprendre

et assimiler ne vont pas de soi. Lacan se présente un peu comme le Heidegger du mouvement psychanalytique. Encore que je ne sache pas qu'Heidegger complexifie sa pensée artificiellement et volontairement. Son « penser » est authentiquement complexe comme celui de Spinoza et pas à la portée de quiconque. Mais dans cette attitude philosophique, ou lacanienne, il y aurait là tout de même quelque chose qui pourrait être retenu comme entendable véritablement. Le style mallarméen de Lacan pousserait à appréhender la structure de l'appareil psychique et des concepts qui la fondent dans un mouvement de « penser » permanent parce qu'au fond ce mouvement de « penser » permanent reste un impératif et une obligation pour celui qui se déclare psychanalyste sans qu'on sache pourquoi. Du moins dans la théorie lacanienne. Simplement ce qu'on peut affirmer c'est que pour Lacan penser la théorie ne peut se résoudre à n'être qu'objectal et moiïque quoique cela ne soit jamais dit en ces termes et que cela ait été, sans doute, à lui-même insu. Mais peut-être, tout de même, préconscient. On peut lire cette décentration entre le penser subjectif et la pensée objectale réflexive moiïque, (c'est moi qui l'interprète comme cela), dans le fait que Lacan de manière en apparence incongrue, après avoir cité Buffon, ajoute : « *le style c'est l'Autre* ». « Autre » dont on sait qu'il est, chez lui, cause du désir ... On peut faire l'hypothèse qu'il s'agit du désir (inconscient) de penser. Pour que cette lecture se révèle valide encore faudrait-il qu'il y ait chez Lacan une différenciation entre « Penser » inconscient et la « Pensée » réflexive consciente, comme chez Heidegger. Or l'ambigüité n'est pas levée et la dichotomie n'est pas explicite dans ce qu'il énonce. Ce n'est donc qu'une interprétation de ma part. En tout état de cause, l'intention de transmission de Lacan a lamentablement échoué. Cette mascarade allocutive s'est avérée oraculaire et a eu sur ses élèves l'effet inverse que celui escompté : cela ne les a pas « initiés au penser », pas même à réfléchir, mais à déclencher leur compulsion herméneutique jamais démentie pour tenter de comprendre et de savoir ce qu'il voulait dire. Chercher la chose derrière la chose, tous des petits Œdipe ! Croyez-vous que le psychanalyste ait besoin de cet artifice pour

opérer et transmettre dans la cure et faire accéder, en fin de cure, au Penser subjectif ? Non. Pourquoi n'en serait-il pas de même quand il s'agit de transmettre dans le collectif ? Bien que le style de Lacan soit oral, il est retranscrit dans ses *Ecrits* et fait perdurer les dérives qu'il a déclenchées. Il alimente l'herméneutique infinie. Il n'en est pas de même de la publication des séminaires. Ils ont été « établis » c'est-à-dire réécrits, par Jacques Alain Miller... Il en est donc le co auteur. Le style oratoire original est alors estompé au profit d'une rhétorique conforme au discours philosophique. C'est une parodie qui n'est pas pour autant une trahison. Lacan assurait que son gendre « savait le lire ». Inscrire l'œuvre dans la mouvance philosophique, à l'instar de celle de Dérída, est une manière de la sauver et de préserver son message énonciatif, en la sortant du ghetto et de l'impasse de la psychanalyse ... vouée sans doute à la disparition.

À l'évidence, le style de Lacan ne sacrifie pas au canon de la « belle langue » littéraire. Il en est même l'antagoniste. Ce n'est pour autant que cette belle langue n'ait pas la même fonction que celle que Lacan attribue à son style baroque. Mais en positif. En effet, on pourrait faire l'hypothèse que l'auteur littéraire, quand il cède à la nécessité de faire dans la belle langue, a la volonté « idéalisante » de tout à la fois masquer l'intention subjective et énonciatrice et de la porter. A l'inverse, Lacan malmène l'agencement harmonieux des énoncés, tant lexicalement et syntaxiquement, pour tenter de préserver les effets subjectifs d'énonciation. Il disloque la belle langue. Manière de désidéalisant de l'objet littéraire. Il parlait, quant à ses *Écrits*, de « poubellisation ».

4. Digression : Comment la conception du Sujet dans la psychanalyse structurale est asymptotique avec celle de Lacan ?

Avertissement : Je recommande à ceux qui n'ont pas vécu l'extraordinaire période lacanienne de ne pas s'imposer la lecture de ce passage. Il peut intéresser au mieux les anciens psychanalystes.

Pas ceux qui sont tombés directement dans la psychanalyse structurale.

Pour les anciens donc, qui ont connus cette période ...

Cette histoire de « poubellisation » m'a fait remémorer un passage d'un discours que Lacan a prononcé à Tokyo en 1971. Il y développe, entre autres, l'intention disons théorique, qu'il a eu au moment justement de cette publication/ poubellisation. Le passage que je vais vous citer à interpellé certains de ses lectures à postériori. Il me semble me souvenir un long article qu'Eric Porge lui a consacré. Voilà ce qu'il dit :

« Et c'est pourquoi ces « écrits représentent quelque chose de l'ordre du réel, je veux dire non pas qu'ils soient inspirés, c'est le contraire, c'est justement parce que chacun a été le fait d'une conjoncture singulière qui résultait qu'il m'était demandé quelque chose pour une certaine revue et que je vais essayer de condenser six mois de discours. Cet écrit n'est évidemment pas ce que j'ai dit. C'est quelque chose qui en fait pose la question des rapports entre ce qui est parlé et ce qui vient dans l'écriture. Ce qui est certain c'est que je n'ai pas pu l'écrire autrement et que ça n'a certainement pas été fait pour s'inscrire dans un livre. C'est pour ça que j'ai mis « Ecrits » au pluriel. Chacun est l'émergence de quelque chose qui lui aussi a un certain rapport avec le langage. Pour prendre des métaphores, chacun de ces « Ecrits » semble comme des petits rochers que l'on voit dans les jardins zen »⁵...

⁵Lacan, « Discours à Tokyo du 21 avril 1971 »

On peut reprendre certaines assertions. D'abord :

« ... ces « écrits représentent quelque chose de l'ordre du réel ... »

Comme si, pour le lecteur, se confronter à ces textes pouvait le confronter à quelque chose de l'ordre de l'impossible. De l'impossible à en saisir le sens derrière l'agencement des significations qui se trouvent ne pas être totalement discursives. Si tant est que le style oratoire qui est pour Lacan le garant de l'énonciation (subjective) psychique reste efficace dans sa transcription scripturale. Dans cette acception et en limitant la définition du réel par Lacan à une seule de ses définitions (il y en a plusieurs qui tiennent plus de l'aphorisme que de la définition) on peut alors effectivement dire que ces écrits attestent d'une certaine manière du registre réel. Encore faudrait-il que ce réel, tel que la psychanalyse structurale le définit comme émanant du registre sémiotico phonématique, soit compatible avec ce que Lacan entend par « impossible ». Pour moi, l'impossible qui signifie l'Ex-Sistence est hors sens. Tout uniment le réel n'est pas susceptible d'être pris dans les réseaux des significations qui font sens. A priori, il n'en est rien puisque aussi bien Lacan considère que l'Inconscient (et donc le Sujet) est de l'ordre du registre des signifiants. Mais quand même il y a là un début de quelque chose qui permet de situer le point (le passage) asymptotique entre la position lacanienne et la position de la psychanalyse structurale. Et ce qui les sépare c'est la définition du langage. Il est sémiotico-phonématique dans la psychanalyse structurale; il est sémiologico-signifiant chez Lacan. Et la difficulté que ce dernier rencontre pour donner clairement un statut linguistique au signifiant (est-il sans signification ou porteur de significations ?) montre en tous cas qu'il vacillait. Parfois il décrit le signifiant comme une sorte de signifiant symbole plus ou moins asémantique ; parfois le signifiant apparaît, à cause de sa polysémie structurelle, comme un signifié « inconscient » que l'image acoustique permet de dévoiler. C'est

sans doute pour cette raison qu'il n'a jamais cessé de donner des définitions successives au registre du réel. Il tergiverse parce que le statut du signifiant n'est pas fixé une fois pour toute. Mais le réel tel que la psychanalyse structurale le définit, du côté du sémiotico-phonématique, Lacan semble en approcher avec cette histoire de la lettre. Dans un texte contemporain à cette interprétation à Tokyo (Lituraterre => littérature à taire sans doute) il évoque la « lettre » avec le « phonème ». Il en donne une évocation floue plus ou moins métaphorique. Seul Leclair s'en était approché quasi explicitement dans *Psychanalyser*.

A propos de littérature à taire, dans cette intervention à Tokyo, il évoque explicitement la fonction occultante de l'écrit dans son explication de ce qui était visé avec la revue Silicet où tous ceux qui y contribuaient avaient pour consigne de ne pas signer leur texte alors que lui signait ses contributions. Voilà ce qu'il a argumenté :

« L'écriture comme fondateur de la discursivité et partant des effets occultants de l'écrit donne tout aussitôt la raison du pourquoi »

Quand il dit que la discursivité occulte, il veut sans doute dire que le discours qui en découle est le fait d'un auteur. Je dirais plutôt le fait d'un écrivain. Et c'est ce qu'il voulait épargner à ceux qui participent à cette revue : signer c'est se présenter comme un écrivain. Et Lacan considère qu'il y a antagonisme entre être écrivain (ou auteur) et être psychanalyste. Et d'abord à propos de signer ou non son texte.

« Voilà de quoi il était question aussi longtemps que cela ne les a pas ménagés de devenir auteur »

Comme si le désir d'être auteur signait la destitution du désir d'être psychanalyste : ou l'un ou l'autre parce qu'alors il ne soutient pas ce désir dans le collectif.

« Le désêtre de l'analyste, qui est sa réduction à ce semblant d'objet a, cela ne le concerne pas seulement dans sa pratique en intension (la cure) mais aussi en extension (dans le collectif) »

Bien sûr, je pourrai souscrire à tout ou partie de cette assertion. D'abord que « l'être analyste » pour reprendre le terme de Lacan n'est pas restreint au cabinet et à l'espace de la cure. Mais je ne parlerais pas du « désêtre » de l'analyste. Il me semble qu'on ne peut pas définir la position du psychanalyste en terme philosophique ou para philosophique. Comme je le répète la question de l'être dont Heidegger a tenter de se débarrasser, au profit du concept de Sujet sans y parvenir est, qu'on le veuille ou non transcendantal. A contrario la psychanalyse structurale situe métapsychologiquement le psychanalyste du côté de l'Ex-Sistence et de la présence qui lui incombe d'être toujours présent maintenant, en tous lieux. Partant cette position ne peut être un « savoir être » comme je m'en suis déjà expliqué, ni a fortiori « un savoir faire avec ». C'est une configuration psychique particulière qui l'induit et l'impose. Mais avec cette histoire de « désêtre » on peut penser que Lacan justement pointait que la position du psychanalyste, parce qu'elle n'est ni être un « savoir être » ni « un savoir-faire avec » indiquait en négatif et radicalement qu'il ne s'agissait pas d'une attitude moïque mais spécifiquement subjective. C'est-à-dire qu'il s'agissait de se présenter dans le collectif du côté du Réel dont le subjectif atteste.

Il y a autre chose qui m'a retenu dans cette citation, c'est la fonction que de ce qui lui a été « demandé » - un thème de réflexion dans l'élaboration de chaque élément qui constitue les « Ecrits » - une occasion d'élaboration disons aléatoire et qui ne dépend pas d'un prétendu déterminisme intrinsèque à une réflexion théorique. Ce n'est pas sans rappeler ce que je qualifiais d'événements antérieurs qui sur le moment ne provoquent pas un temps pour comprendre lequel est différé et ne se déclenche qu'au moment où poussé par le démon de la théorisation l'évènement resurgit pour

servir de prétexte à l'élaboration. Tout se passerait comme si, les *Ecrits* témoignaient de ce mode de conception de la pensée réflexive théorique.

Toutes ces bavasseries, comme je le disais au début de ce paragraphe, n'ont, pour la majorité de ceux qui participent à ce séminaire, absolument aucun intérêt. Cela concerne les anciens présents ou qui, par une sorte d'inappartenance seraient amenés à me lire. Cela peut indiquer que du passer je ne fais pas table rase. Qu'une critique épistémologique n'est absolument pas une destruction ni une mise à mort. Mais cela permet d'innover tout en attestant que d'autres ont pensé. Il m'arrive à certains égards de penser que je suis même plus freudien que des très savants freudiens et plus lacanien que les très savants lacaniens. En tout cas dans l'esprit.

5. Suite du roman ...

Avant cet intermédiaire j'avais tenté de montrer ce que Lacan entendait, et attendait, de cette histoire de style quand il déconstruisait ce que les classiques attribuaient au style et à la belle langue. Son style à lui prenait le contre pied de la belle langue. Et son intention était de faire penser ceux qui l'écoutaient et qui le lisaient. Introduire dans un élément quelque chose qui fasse qu'on soit obligé d'aller vers un au-delà d'une signification qui fait sens. Un au delà de l'intelligibilité immédiate d'un texte. Bien sûr, il ne va pas jusque là où je veux vous mener du côté du hors sens qui fait humaniste. Son ambition à lui était de permettre une action de penser réflexivement ce qu'il en est du penser. Cette histoire de présence hors sens subjectif du psychanalyste dans la cure et dans le collectif ne l'effleure même pas. Comme on l'a vu il en reste au discret « Ex-Sister » pour rien comme on pourrait le dire trivialement. C'est le scandale que l'hystérique dénonce à corps et à cris

quand il démontre que nul objet, quand l'instance subjective est absente, jamais ne pourra le faire Ex-Sister. Il joue l'absence de subjectivité du côté objectal à sa plus grande souffrance. Et à sa terrible et pathétique insatisfaction.

Mais on suppose que Lacan, et on fait l'hypothèse que les romanciers à travers la question du style, ont la même préoccupation. Ils sont taraudés par la question subjective de l'Ex-Sistence: comment l'introduire dans le discursif moïque ? On pourrait penser qu'à l'inverse de Lacan qui tente de la faire apparaître avec un style disruptif en torturant le lexical et le grammatical de la belle langue commune⁶, **l'auteur littéraire, lui, quand il sacrifie à la « belle langue » a pour intention implicite de faire oublier ce qu'il en est de son énonciation singulière de telle sorte qu'elle ait droit de cité pour le lecteur.** Il transmet à l'insu. Lacan démasque l'énonciation alors que l'auteur, quand il est auteur et non pas écrivain, fait oublier les effets d'énonciation en pratiquant une langue la plus parfaite possible, de telle sorte paradoxalement, de permettre à l'éprouvé subjectif, à bon droit, d'avoir accès au collectif par le truchement de ses lecteurs. C'est ainsi qu'il Acte en imposant, en contrebande, le subjectif dans le collectif. On retrouve alors pourquoi Lacan indique que « *le style marquait l'homme pour Buffon* ». Il suggère que le style ne qualifie peut-être pas pour lui « l'homme » comme cela l'était pour Buffon et Boileau et aussi Malherbes. Mais laisse entendre une autre dimension psychique ... que le style recèle.

⁶ Il arrive qu'on trouve cette même intentionnalité chez certains auteurs: par exemple Céline ou Lautréamont quoique cela ne soit pas habituel

On pourrait donc conclure que le style n'est pas la cause de l'imperissabilité d'une œuvre. Mais sans doute est-il, d'une certaine manière, une condition nécessaire à ce qu'elle le soit. Une langue pure et belle quand elle émane d'un auteur quoiqu'elle ne fasse pas advenir l'effet d'énonciation qui rend le texte « œuvre », cette langue le porte, elle lui sert d'écrin et de gardien. Ce qui n'est pas négligeable. Le style, et la belle langue, s'ils sont employés par un écrivain peut, au mieux, susciter un intérêt éphémère. Au pire accentuer la banalité et la platitude de l'énoncé discursif parce qu'il ne protège aucun effet d'énonciation. Quant à Lacan, l'avenir dira si son œuvre écrite ou transcrite aura un avenir impérissable. Tout porte à croire que non. Même chez les philosophes. Ce qui indiquerait que les engouements médiatique et sociétal fusse-t-il mondiaux ne signifient pas grand-chose. Voyez Sartre et bien d'autres...

6. Suite ...

Après cet intermède, pas forcément distrayant, on peut reprendre la question du style chez Lacan et ce que ses convictions cachent et dévoilent tout à la fois. *Ecrits* a été publié en 1966. Il faut attendre 1972 avec le séminaire XIX (-- *Ou pire*) et surtout *L'Étourdit* pour que cette problématique de l'énoncé, de l'énonciation (et du réel) soit véritablement approfondie. Il faut remarquer que *L'Étourdit* est un des seuls textes que Lacan ait véritablement écrit. Il se développe comme un discours qui emprunte au discours mathématique. Il y reprend et tente la synthèse des différentes manières (formule algébrique ou topologique) qu'il avait avancée antérieurement. Ce texte est une rupture définitive avec la linguistique structurale de Jakobson et contient les prémisses de sa « linguisterie ». Sans doute pour les lacaniens cette tentative de synthèse époustouflante, à bien des égards, contient nombre de fulgurances qui peuvent entraîner, si on y prend garde, de véritables instants de voir. Mais cette démonstration

n'est pas mon propos. Quelle ait déterminée chez moi des aperçus qui trouvent leur destinée dans ce que je tente d'exposer, certainement. Mais les présupposés à partir desquels cette démonstration est développée m'indiffèrent totalement autant que sa sophistication extrême⁷. Ce sur quoi je suis toujours en accord est que la linguistique saussuro-jakobsonienne fait une différenciation grammaticale entre énonciation (le dire) et l'énoncé (le dit). Mais cette différenciation reste une classification linguistique dans l'ordre de la langue et de la parole qui n'est pas directement une problématique psychique. De fait, la dichotomie « Énonciation » et « énoncé » peut aussi renvoyer à la dichotomie topique Sujet / Moi où l'énoncé serait l'apanage de l'instance moiïque et l'énonciation celui de l'instance subjective. Il faut bien entendre qu'il s'agit là d'un rapprochement métaphorique. On ne peut appliquer des concepts qui s'inscrivent dans un champ de connaissance spécifique (ici la linguistique structurale). Si la psychanalyse lacanienne reprend ces concepts c'est que Lacan considère confusément à bon droit que les faits linguistiques (langage, langue, parole) ont maille à partir avec les faits psychiques. Mais pour autant, sans pouvoir le conceptualiser, il considère que cette proximité de l'objet de la linguistique et l'objet de la psychanalyse ne signifie pas identité. En d'autres termes les concepts linguistiques ne peuvent en aucun cas servir tels qu'ils sont définis en linguistique à formaliser le modèle psychanalytique. Ce qui n'est pas le cas de l'ethnologie structurale. Pour le dire simplement, l'énonciation subjective psychique qui fait Ex-Sistence n'est pas l'énonciation telle que la définissent en linguistique Saussure et Jacobson. Mais pourtant l'énonciation dans l'éprouvé d'Ex-Sistence est bien langagière au sens que je donne à ce concept de langage. On peut le dire encore plus crument: la psychanalyse n'est pas une branche « psychologique » de la linguistique structurale. Lacan en était conscient. Sans doute *L'Étourdit* (1972) procède d'une tentative (infructueuse à mon sens) d'affirmer cette différence entre

⁷ Sans doute n'ai-je pas la possibilité cognitive nécessaire pour relever le défi de cette sophistication. Bien que... dans le temps je m'y suis essayé. Aujourd'hui il s'agit d'un véritable désintéret.

linguistique et psychanalyse. Tentative de différenciation qui se joue essentiellement autour du concept et de la définition « structurale » du Sujet qui est le point nodal et l'ambiguïté puisque le Sujet de l'Inconscient ne peut être réduit au sujet syntaxique de la linguistique qui n'est qu'un élément dans l'énoncé discursif et ne renvoie pas forcément à une personne ou à une conscience (le « Sujet » est ce qui dans la phrase accomplit l'action verbale). On est bien loin de l'utilisation que l'on en fait en philosophie, en psychologie ou en psychanalyse. C'est de cette proximité et de cette inadéquation que Lacan essaie de rendre compte dans ce texte écrit. Si on va plus loin on peut d'ailleurs considérer que l'invention du concept de Sujet en psychanalyse revient à Lacan et à Lacan seul quoiqu'il tente de faire accroire qu'il est déjà chez Freud. Mais on peut considérer qu'il y a le même écart entre le Sujet lacanien et le Sujet de la psychanalyse structurale qu'entre le Sujet grammatical et le Sujet lacanien. Le Sujet lacanien est un avatar du Sujet philosophique revu à la sauce linguistique ; le Sujet de la psychanalyse structural est un concept issu de la phonétique phonématique revue par la métapsychologie freudienne, elle-même revue par une approche structurale. Cette invention par Lacan lui est nécessaire pour définir autrement, non pas du côté de la pulsion mais du côté de la langue, ou bien plutôt dans les termes qui sont les miens la protolangue puisqu'il réduit le sujet Inconscient à la compétence du signifiant. Ce qui à mon sens est une erreur. C'est sans doute cette incapacité à trouver l'articulation entre la langue et l'appareil psychique qui va le conduire à proposer cette affaire de « Lalangue » parce que sa conception du Sujet reste tributaire du signifiant. Il faut dire que je n'ai pas compris grand-chose au développement qu'il consacre à cette tentative. Peut-être d'ailleurs n'y a-t-il véritablement rien à comprendre, seulement à y reconnaître une tentative théorique, infructueuse à mon sens, de se démarquer de la linguistique structurale. Ce qui était louable de sa part puisque c'est lui-même qui nous avait entraînés dans cette voie linguistique.

Il m'arrive de considérer que le texte de *L'Étourdit* est une sorte de réponse tardive à une attaque que Lévi-Strauss mène dans le final de *L'Homme nu* (1963). Il considérait que les acrobaties intellectuelles de Lacan pour tenter de différencier le Sujet et le Moi et d'accréditer ce concept de Sujet, véritable instance topique non réductible et quasi oppositionnelle au Moi, étaient nulles et non avenues. Ainsi, Lévi Strauss ne lui envoie pas dire :

« Il ne peut donc s'agir, sous de nouvelles couleurs, de réintroduire subrepticement le Sujet. Nous n'éprouverions nulle indulgence envers cette imposture qui substituerait la main gauche à la main droite pour rendre par-dessous la table à la philosophie ce qu'on aurait affirmé lui avoir retiré par-dessus ; et qui simplement remplacerait le Moi par l'autre et qui glissant une métaphysique du désir sous la logique du concept, retirerait à celle-ci son fondement. Car en mettant en place du Moi, d'une part un autre anonyme (il fait allusion au grand A) d'autre part un désir individualisé (sinon cela ne signifierait rien) on ne réussit pas à cacher qu'il suffirait de recoller l'un à l'autre et de retourner le tout pour reconnaître à l'envers ce Moi dont, à grand fracas, on aurait proclamé l'abolition »

Cette diatribe, qui se présente comme une attaque en règle est, en fin d'analyse, tout à fait justifiée. En effet, il n'y a chez Lacan, à cette époque, aucune argumentation théorique qui pourrait s'opposer à la démonstration de Lévi-Strauss. *L'Étourdit* pourrait être considéré comme cette argumentation manquante dans le début des années 60. D'ailleurs, on peut lire *L'Étourdit* (si on y arrive car ce texte est d'une complication inouïe⁸ !) comme une tentative de métapsychologie « structurale » (ou plutôt para structurale) qui ferait appel à des terminologies empruntées à l'algèbre et à la topologie. Ou bien plutôt comme une tentative de formalisation d'une

⁸ Sans doute n'ai-je pas la possibilité cognitive nécessaire pour relever le défi de cette sophistication. Bien que... dans le temps je m'y sois essayé. Aujourd'hui il s'agit d'un véritable désintéret

métapsychologie qui tente d'articuler, pour décrire la structuration et le fonctionnement de l'appareil psychique, une approche algébrique avec les quatre discours par exemple et une approche topologique avec le nœud borroméen du réel, de l'imaginaire et du symbolique. Sortir donc de la trilogie freudienne et de son pré-supposé pulsionnel qui définit la métapsychologie : l'aspect topique, l'aspect économique, l'aspect dynamique. Il semble qu'il assigne à l'appareil psychique de devoir fonctionner (aspect dynamique) entre deux exigences impératives dont il donne la formule énigmatique :

IMPOSSIBLE



IMPUISSANCE

C'est assez mystérieux. Sauf à penser que derrière cette métapsychologie, il y aurait une intention cachée, d'ailleurs pas si cachée que cela, disons philosophique : réussir là où la philosophie échoue. Résoudre, grâce à la subversion du concept philosophique de Sujet, l'énigme du sens. Si cette hypothèse est soutenable, il faudrait alors considérer que ce texte se structure autour de cette intention cachée (ou à lui-même inconnue ?) ou plutôt d'une intuition informulable et donc inintelligible que le Sujet aurait maille à partir avec ce fait du hors sens qui fait humanité. Mais ce n'est pas avec le *deus ex machina* du signifiant que l'on peut en prendre acte. La tentative de subversion du concept de Sujet propre à la philosophie échoue ...malgré cette tentative faramineuse algébrique topologique que Lacan déploie dans *L'Étourdit*.

Reste qu'avec cette hypothèse Lacan approche tangentiellement d'une conception du Sujet « Ex-Sistant » comme attestant du hors sens de la psychanalyse structurale, et cela n'est pas seulement une interprétation fallacieuse de ma part. Il y a une formule qui atteste de cette intuition quant au Sujet. Cette phrase ouvre le texte de *L'Étourdit*

et dit l'intention théorique finale de Lacan. Elle fait synecdoche du développement à venir. A mon sens elle a la même valeur que celle qui ouvre les *Tristes tropiques* de Lévi-Strauss :

« Je hais les voyages et les explorateurs »

Cela indique péremptoirement ce que l'anthropologie structurale n'est pas, quoiqu'à cette époque elle ne soit pas constituée... et vous savez que je considère qu'elle n'est pas encore constituée.

Cet aphorisme tiré de *L'Étourdit* me sert de fil rouge pour déployer ce qu'est l'art du roman pour la psychanalyse structurale et qu'elle est sa fonction dans le collectif.

7. Qu'est-ce-que l'art du roman pour la psychanalyse structurale ?

Après tous ces développements nécessaires, quoique longs et fastidieux, on peut revenir à l'élucidation de comment la psychanalyse structurale conceptualise ce qui rend un roman impérissable. Bien sûr, pas tous les romans, loin s'en faut, mais, par siècle, quelques-uns. Très peu. Comme je vous le disais dès l'ouverture de ce séminaire je ne suis pas « auteur » ni même « écrivain ». Comme je vous le faisais remarquer, mon appareil neuro cérébral est fâché avec l'orthographe et quand j'écris j'ai parfois une syntaxe approximative et ne connaît rien à la rhétorique. Quand je rédige mon séminaire et d'autres textes ayant trait à et à Je ne suis ni historien de la littérature, ni critique littéraire, ni linguiste, juste un psychanalyste structural qui tente d'appréhender ce qui, dans l'art du romancier, peut être référé à la structuration et au fonctionnement de l'appareil psychique. Puis, dans la suite de Lévi-Strauss, qui à mon sens a partiellement échoué dans cette entreprise avec le final de *L'Homme nu* et avec *Regarder, Lire Écouter*, de tenter de théoriser pourquoi l'Art est nécessaire dans la dynamique et le

fonctionnement de la réalité sociale moderne telle que l'envisage l'ethnologie structurale. L'objectif final est de conceptualiser autrement la présence et la fonction du psychanalyste dans le collectif. Sa fonction sociale structurale autrement que d'en appeler à la psychanalyse en extension, pseudo concept flou et peu pertinent comme je l'ai déjà affirmé. Pour mener à bien cette intention, je viens d'évoquer que je prendrais comme fil conducteur de ce développement la première phrase de *L'Étourdit*. La voici :

« Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qu'on entend »

Il faut d'emblée remarquer que cette formule semble s'appliquer à la parole et au dire et non pas à l'écrit. Or le roman est une œuvre écrite et il semble impertinent de considérer que cette formule célèbre puisse servir de fil d'Ariane à l'analyse de la forme romanesque moderne. Vous me direz, en effet, que le roman n'est pas une déclamation orale. Encore qu'il arrive que de grands textes soient interprétés par de véritables acteurs. Mais bien plus : il est acquis que quand on lit en silence, il y a chez le lecteur, une simulation phonatoire, muette et imperceptible, mais physiologiquement réelle. Certes, ce n'est pas la voix de l'auteur que l'on entend ; on lui prête, silencieusement, la nôtre dans un mouvement irrépressible d'identification. Comme si le texte on l'avait nous-mêmes conçu. A ce titre l'écrit est une langue morte que le lecteur réanime. En effet, il est fréquent que l'on dise en présence d'une œuvre réputée véritable : « ça me parle ». Et ce, quel que soit l'œuvre et la nature de sa discipline (musique ou art plastique). Il ne faudrait pas penser que cette expression connote simplement la difficulté, pour celui qui l'emploie, de dire ce qu'il éprouve ou ressent. Comme si, justement, c'était indicible. A mon sens derrière cette locution, sans doute banale, l'essentiel est dit sans qu'il y ait à délabrynter les effets et les causes. Ce n'est pas que les mots manquent pour dire ce qui est éprouvé. L'essentiel

est dit en cela que cette locution suffit à exprimer que l'œuvre, quelle qu'elle soit, recèle un effet d'« énonciation », non pas grammaticale mais psychique. Elle dit. Elle évoque l'essentiel parce qu'elle permet de se déprendre, d'avoir à évoquer l'affect et d'en appeler aux effusions des émotions que la beauté est censée susciter chez ceux que l'œuvre concerne. Que l'œuvre soit littéraire ou autre. Car de fait, si on recourt aux « affects » alors on tombe dans l'obligation de les décrire en même temps qu'on tente d'expliquer pourquoi ils adviennent. Il y a donc contradiction, ou un effet de dénégation entre la perception véritable, ou feinte, d'une perception subjective d'effet d'énonciation, subjective elle aussi, et la tentation de cerner dans sa langue, faire sens à l'aide de significations linguistiques, traces d'énonciation dans l'œuvre. Il y a antinomie.

Une énonciation ne s'explique ni n'explique. A ce moment, à travers les énoncés stylistiques que le roman agence, l'auteur nous parle intimement. On est donc rendu à la configuration structurale d'interaction que je réfère à l'affinité élective. Affinité élective que le texte installe sans qu'il soit besoin de se connaître. Et, à fortiori, être en relation avec l'auteur. Sauf si cela fait naître un besoin irrépressible de proximité ; c'est-à-dire de dépendance quasiment affective. Cela arrive : il n'y a qu'à voir les files d'attente des séances de signature. Aujourd'hui on parle de « groupie » qui connote une intention d'admirer ou même d'adorer non pas l'œuvre mais l'auteur. Il y a déplacement. Mais la lecture de l'œuvre, si elle est œuvre, infère un autre type de phénomène psychique : la rencontre subjective dans le hors sens. C'est à dire hors la compétence de la langue. Bien sûr la référence à cette formule de *L'Étourdit*, qui pour le coup me « parle », ne consiste ni à sacrifier à l'argumentation du texte dont elle est exhumée (je n'y souscris en rien) ni même à m'abriter derrière un aphorisme prestigieux qui n'a pas manqué de faire recette chez les psychanalystes, ni même à en subvertir le sens et l'intention. C'est, pour moi, comme une épave dont je me sers, parce qu'elle semble adéquate à ma conception de la compréhension structurale du

roman comme œuvre. Elle coïncide parfaitement. Mais, malgré tout, il n'est pas exclu que Lacan, en concoquant cette formule brillante, se soit laissé entendre, en s'en détournant tout aussitôt, quelque chose qui approche de ma conception du triple fonctionnement psychique. En tout état de cause, elle est opératoire quand il s'agit d'analyser ce qu'il en est de la fonction du roman pour le lecteur et dans le collectif. Le roman métaphoriquement, se présente structurellement sur trois registres, comme une tapisserie :

Le motif

D'abord « **ce qui se dit** » dans le roman : c'est l'énoncé; c'est-à-dire le récit. Ce niveau de lecture s'adresse à la capacité cognitive (intellectuelle) du lecteur à comprendre et à s'intéresser aux intentions phénoménologiques, mais aussi littéraires, explicites de l'auteur. A savoir d'identifier la nature des thèmes : affectifs, psychologiques, sociaux, politiques, moraux, philosophiques; de comprendre la manière dont ces thèmes sont traités et la forme choisie pour développer le récit (historique, épistolaire, linéaire, atemporelle, chronologique...) enfin l'énigme et son développement, c'est-à-dire la problématique que l'auteur tente de poser et de résoudre dans son roman. Toutes choses qui maintiennent l'attention consciente et l'intérêt du lecteur. Du point de vue psychique le registre sollicité est donc moïque et mobilise le « désir de savoir » du lecteur. Trivialement sa curiosité. Et ce désir de savoir, ou cette curiosité, qui mobilise l'aptitude génétiquement acquise à la quête, se focalise sur les systèmes de significations régis par la capacité singulière syntaxico-sémantique mais aussi formelle et structurelle maîtrisées par l'auteur. En d'autres termes cela a à voir avec l'aisance et l'agilité avec laquelle l'auteur manie la langue, et sa rhétorique, pour développer son intrigue et construire formellement son récit. On pourrait considérer que ce niveau de lecture de l'œuvre fait de l'auteur un sophiste dans la mesure où l'intention du sophiste est de constituer la construction du récit et les figures de rhétoriques à des fins de séduction de l'auditeur, ici du lecteur, dans l'intention de le

convaincre et d'emporter son adhésion. En terme éthologique ce niveau est constitué comme un leurre qui tient le lecteur en haleine d'un bout à l'autre du roman. Si je fais allusion aux sophistes, c'est pour indiquer que ce niveau « imaginaire-moïque » ne constitue en rien le ressort d'une œuvre véritable. Ce n'est pas ce qui la rend impérissable. L'objectif de ce savoir faire est de convaincre et de subjuguier conjoncturellement. Toute personne qui a appris à manier la langue d'un point de vue lexical, grammatical et sait manier la rhétorique en est capable, pour peu qu'il ait quelques idées (on en a tous plusieurs chaque matin !) mais aussi une faculté imaginative nécessaire à concocter des fictions. Et cela s'apprend sans nécessité qu'il y ait « génie » ou même « talent ». L'avocat aussi en est capable, ou le journaliste. Et plus basiquement du temps où l'analphabétisme était majoritaire, il y avait des écrivains publics qui se chargeaient de rédiger des libelles, plus ou moins bien troussés, pour ceux qui en étaient incapables. Bien écrire, même si on possède un style, peut déboucher sur des fadaises sans fond ni consistance ni utilité véritable. Désespérément vide quoique intelligible et parfois astucieux. Cela peut avoir un effet éphémère, parfois convaincant ou distrayant. Mais ni inoubliable ni inépuisable.

La trame

Ensuite, « *dans ce qui s'entend* ». On pourrait considérer que ce qui s'entend dans un texte concerne une dimension symbolique (culturelle et structurale) sans que pour autant l'auteur le conscientise volontairement. Dans le roman ce serait les vestiges de la dimension mythologique produite par la pensée sauvage de l'auteur qui se présente soit en allégeance à la structure symbolique de son collectif d'appartenance, ou en opposition transgressive mais, de manière plus probable, comme une tentative de compromis entre allégeance et transgression qui ferait singularité de la position de l'auteur ou de l'écrivain concernant telle ou telle problématique ou telle ou telle situation. Cette dimension structurale symbolique inconsciente, au sens de Lévi-Strauss, induite par la pensée sauvage s'inscrit en contre point des « significations » fictionnelles dont se constitue le récit du roman. Elle s'en avère la trame. Cette

infrastructure mythologique discrète (ou non) ordonne et détermine, d'une certaine façon, l'architecture du récit. **Comme dans le mythe, cela s'entend mais ne se conscientise pas.** En effet, l'intelligibilité n'est pas nécessaire pour opérer sur le lecteur et l'auteur ou l'écrivain n'établit pas cette infra structure symbolique de manière volontaire. Du moins dans la majorité des cas⁹. Mais cette introduction répond à la nécessité implicite d'y sacrifier puisqu'aussi bien le mythe, même dans nos sociétés modernes, structure toujours le collectif et détermine l'appartenance. C'est une obligation incontournable aussi bien pour l'auteur que pour l'écrivain. Et un roman ne peut y échapper au risque, sinon, de ne pas pouvoir être reçu et accepté et donc de ne pas pouvoir trouver « son public ». L'organisation fantôme de ces signifiants symboles, quelque soit le thème et l'intention superstructurelle du roman (le motif), hors la problématique consciente voulue par l'auteur, se présente comme variante de celle de la mythologie culturelle à laquelle elle s'inféode immanquablement. On pourrait dire qu'elle est la basse continue à partir de laquelle s'édifie le récit « original » de l'auteur. Cet aspect transformationnel mythologique apparaît comme premier dans la rédaction des contes et des légendes. A ce sujet on peut relire *Les Contes de la Mère l'Oye* de Charles Perrault, pas forcément pour enfants, mais aussi ceux de Grimm, d'Andersen, entre autres. Des auteurs de la deuxième moitié du XXIème siècle avaient perçus cette dimension transformationnelle du roman Georges Perec ou Raymond Queneau entre autres. Mais aussi les tenants du nouveau roman comme Michel Butor¹⁰ ou Alain Robbe-Grillet¹¹ et Nathalie Sarraute¹². Nouveau roman dont l'intrigue et le recours à l'analyse psychologique ou sociologique sont exclus. Cette structure transformationnelle sous jacente de « signifiants symboles » est alors ce qui prévaut dans le roman. Il n'est pas sur que ce parti pris littéraire assure que ces romans contemporains soient de

⁹ On peut néanmoins considérer que les Homère de notre temps sont les scénaristes et les dramaturges des séries télé, on a les griots que l'on mérite, parfois extrêmement convaincants.

¹⁰ *La Modification*; Michel Butor; éditions de Minuit

¹¹ *Les Gommes*; Alain Robbe-Grillet; éditions de Minuit

¹² *Tropismes*; Nathalie Sarraute; éditions Denoël

véritables œuvres impérissables. Intéressantes certes, disons, d'un point de vue de la théorie romanesque. Mais il se peut qu'ils ne soient pas impérissables non pas parce, dans ces roman, l'aspect imaginaire fictionnel soit réduit à peu de chose, ou même à rien (sauf chez Duras), mais parce qu'il n'est pas sûr que prôner une nouvelle conception du roman, en faire la théorie mise en œuvre à des fins didactiques dans roman de ce fait expérimental soit pour autant impérissable. Il est vrai qu'en musique il y a eu des musiciens comme Bach, JP Rameau à l'époque baroque, Berlioz à l'époque romantique, I Stravinsky, Debussy, Schönberg ou P Boulez à l'époque moderne, qui ont été de grands théoriciens. Mais si leurs œuvres perdurent ce sera à cause de leur talent ou de leur génie de composition, c'est-à-dire d'artiste. Il en est de même pour les écrivains. Et le fait de se priver par description théorique (ou par jeu) de la superstructure imaginaire et fictionnelle peut très bien ne pas être rédhibitoire pour peu que le roman qui soit produit soit le fait d'un véritable auteur. C'est-à-dire que l'œuvre littéraire recèle quelque chose qui parle c'est-à-dire une dimension énonciative dont je vais tenter de dire maintenant quelque chose.

La chaîne (concaténation)

Enfin « *qu'on dise reste oublié* ». Ce qui frappe d'abord est que, dans cette locution le sujet n'est pas personnifié. « On » est sur un pronom personnel indéfini. Ce n'est pas « nous » sinon il aurait fallu écrire « qu'on disent ». Étymologiquement « il » s'écrivait « om » et puis « hom ». Il désigne l'homme en général. Le membre de l'espèce donc. De plus Lacan n'écrit pas « ce qu'on dit » mais « *qu'on dise* », subjonctif présent. Ce qui implique une action possible mais ni certaine, ni garantie. Dans les termes qui sont les miens « *qu'on dise* » n'est pas donné à tout le monde. Ce qui n'est pas anodin. En tout cas pour moi. Et pour ce que je veux démontrer. Cela infère que ce n'est pas « moi » qui « dise », c'est « on ». Et « on », dans ce contexte, renvoie à ce que l'on pourrait appeler l'essentialité commune de l'homme. Ainsi dans le roman il y aurait du « dire » dans la parole qui ne relève pas du sujet (grammatical) ni de l'énoncé; du « dit » qui émargerait au péremptoire intransitif qui se détacherait d'un dire sémantique qui fait signification; un dit qui se détacherait du carillon des

énoncés; un dit qui, en définitive se détacherait des emprises du Moi connaissant; un dit qui ne serait pas seulement de l'ordre de l'énonciation linguistique mais qui ferait qu'elle serait porteuse d'une énonciation psychique. Elle en porterait la trace. Et cette trace énonciative subjective s'avère le passager clandestin de l'énonciation dans la langue des énoncés. On évoque alors un effet de parole. Même quand il s'agit d'un texte scriptural. « *Qu'on dise* » serait alors une manière d'évoquer cette trace psychique. Et cette trace « *reste oubliée derrière ce qui se dit* » mais aussi en dépit de ce qui s'entend. C'est à dire malgré la structure symbolique qui fait obligation sociale. Ce qu'il y a à percevoir puis à éprouver dans l'œuvre romanesque, serait l'écho de la « voix » de l'auteur. C'est-à-dire sa dimension subjective (a-signifiante) incrustée dans l'écriture de la langue. Ce que j'avance là n'est pas qu'une élucubration spéculative. C'est une hypothèse qui consiste à considérer que l'Acte d'écrire, quand il y a véritablement Acte scriptural, consiste, et se spécifie, à intriquer de manière dynamique la fonction subjective énonciatrice Ex-sistentielle avec les dimensions contextuelles symboliques et discursives moïques dont se soutient le récit. Ces deux intentions moïques mobilisent certes chez le lecteur le « désir de savoir, d'apprendre et d'appartenir ». Mais le récit explicite sert alors de leurre (au sens éthologique) ou d'appât voir bien plutôt d'appeau sonore (au sens cynégétique) qui incite le lecteur à lire et à poursuivre sa lecture pour percevoir ce qui est oublié. Son intérêt justifie qu'il s'y consacre. Tout platement trousseur un récit impeccable sur le plan orthographique et syntaxique, astucieux sur le plan rhétorique et intéressant sur le plan explicatif, n'est que « *flatus vocis* » même si la forme structurelle (la manière de le construire) s'apparente à une œuvre romanesque véritable. Pour cela il suffit d'avoir appris les recettes qui permettent de s'y adonner. C'est le savoir faire de l'écrivain, pas le talent du romancier comme « auteur ». Ce qui le spécifie l'auteur c'est d'y inscrire la trace de l'Ex-sistence subjective qui l'anime. En effet tout le monde n'est pas en capacité de faire apparaître sous les faux semblants (les déguisements) du récit la dimension énonciative a-signifiante qui atteste de la fonction subjective d'Ex-sistence. Pourtant

aujourd'hui on fait comme si tout un chacun pouvait être si ce n'est un auteur du moins un écrivain. Il y a même des « ateliers d'écriture » qui ne manquent pas de faire recettes. Cela entretient la même illusion que tout le monde pourrait (et devrait démocratiquement) être artiste... Si on voulait être persifleur on pourrait dire que ces ateliers d'écriture forment des écris-vains, ce qui est encore plus parlant au féminin : écris-vaines. Le talent de l'auteur ne se signifie pas d'une compétence réputée stylistique mais par une performance neurocérébrale rare, et reprise dans une structuration particulière moïco-subjective de l'appareil psychique, qui fait advenir cette dimension du « hors sens » de l'Ex-sistence laquelle fait origine de la langue écrite de l'auteur et lui donne sa spécificité particulière de manière singulière pour chaque auteur. Saussure, Jakobson, Lévi-Strauss, mus par une intuition commune impérative et sans doute obligée par une exigence rationnelle et logique les mettant devant le fait qu'il y avait un au delà de la fonction opératoire de la langue et de la parole (donc de la communication). Un au-delà qu'ils se sont acharnés à trouver au travers de l'Art poétique. Un au-delà du procès de signification et des effets de sens; une infra infrastructure langagière (et non pas linguistique) qui constitue l'inconscient subjectif sous les espèces d'une concaténation ordonnée en système d'opposition de phonèmes, inconsciente donc, qui constitue « l'âme » (au sens de la lutherie) du poème. Mais aussi du roman. L'art du romancier consiste donc à inscrire, au travers de compétences linguistiques qu'il partage avec l'écris-vain, la performance de l'évocation subjective qui lui est propre. **Non pas de sa subjectivité personnelle, mais de la subjectivité qui fait, chez Homo sapiens, universelle humanité.** Sans doute Lacan en avait aussi le pressentiment (*L'Étourdit* en atteste) - sans la rigueur scientifique nécessaire à articuler - avec son histoire de linguistique. On pourrait même considérer que son style oratoire mallarméen était comme un passage à l'acte (raté) déterminé par l'impossibilité de concevoir une subjectivité intransitive (au Sujet ni autre ni semblable) autrement que comme une performance d' une originalité de prise de

parole orale artificiellement construite. Une mascarade jamais ne tiendra lieu d'expression d'une subjectivité avérée.

Et cette dimension subjective impressionne, à son insu, le lecteur et « lui parle ». A ce titre il se noue un lien particulier entre lui et l'œuvre. Ce lien social singulier met l'œuvre à part. Quand je dis que « ça parle » directement cela veut dire que cette impression ne passe pas ni par le filtre du cognitif intellectuel ni par l'émotion et l'affect¹³. Cela n'a rien à voir avec l'intérêt que l'on pourrait porter au récit ni à ce qu'on pourrait apprendre du côté d'un savoir à acquérir (psychologique, social, moral et politique). A cette expression subjective répond une impression psychique elle-même subjective. L'évidence de la rencontre avec l'œuvre peut s'avérer étrangement calme, hors toute idéalisation. Cela n'a rien à voir non plus avec la réassurance, positive ou négative, de la nécessité d'appartenance au travers la réminiscence obligée de la structuration culturelle partagée par le lecteur et l'auteur. Cette réminiscence sert de trame contextuelle situationnelle au contenu du récit.

Dans cette perspective, le premier niveau de lecture ressort de la distraction plus ou moins ludique, le deuxième niveau à l'obligation d'appartenance; le troisième niveau, là où « ça nous parle », renvoie, lui, à la rencontre du lecteur avec l'humanité subjective, inscrite dans le texte par rémanence d'effets de langage, qui signe la nature singulière de l'homme, hors la fascination sémantique d'un récit attractif et hors les exigences de l'ordre symbolique de la culture. Cela fait surprise puisque cette dimension est « oubliée » et que l'auteur la réactive. Par sa capacité à la subsumer sous le texte du récit il la rend, à l'insu, perceptible. Il subvertit le texte du récit de telle sorte que cette trace puisse être éprouvée (de façon inconsciente) par le lecteur. L'œuvre atteste de l'humanité non pas sous les espèces idéalisées, niaisées et bien

¹³ L'émotion physiologique déclenche un éprouvé psychique qui peut être ressenti dans la langue qu' il code sémiotiquement

pensantes dont on affuble habituellement ce signifiant – il connote alors la bonté d'âme et l'empathie universelle issues d'un modèle moral ordinaire – mais un attribut (au sens de Spinoza) universel spécifique – le réel – de l'espèce Homo. Attribut d'humanité autour duquel Hannah Arendt tourne d'abord en déconstruisant ce qu'il en est du totalitarisme comme justement une organisation humaine qui va au bout de la logique qui menace toute culture symbolique quand elle n'est pas modérée – *la banalité du Mal* dit-elle – par ce que j'essaie d'établir, puis avec ce concept de « monde commun » qui cerne le résultat dans la culture si cet attribut de la nature humaine s'avérait véritablement dans toutes les cultures ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui, quoique le retour au totalitarisme ne soit pas certain. Mais la tyrannie ou l'autoritarisme impérial sûrement. Aujourd'hui ce type de gouvernance des états fleurit et s'avèrent plus forte que notre malheureuse démocratie. Seul le concept de république, pas forcément démocratique, (la république romaine n'était pas démocratique; La démocratie était considérée en Grèce comme peu enviable et Sparte l'emporte sur Athènes) permettrait véritablement d'y faire face, si on peut le mettre en œuvre rationnellement. A un micro-micro-micro niveau, c'est ce que nous tentons de réaliser à Hygie. D'expérimenter en tous cas, à condition que cette organisation républicaine soit conçue « anthropologiquement ».

Tout se passe comme si le roman, s'il est œuvre, était alors la synecdoche homothétique de la société humaine (Balzac en fait un titre : *La Comédie humaine*) et atteste alors de cette nécessité de la prise en compte de cette dimension dans la réalité sociale. A l'encontre de Lévi-Strauss, il faut alors soutenir que sans dimension subjective, aucune société ne peut perdurer. Bien sûr, les philosophes modernes occidentaux n'ont pas attendus la psychanalyse structurale pour s'en aviser. Pour ce qui est de la philosophie, elle y apporte déjà une réponse avec Lao-Tseu, le Tao et Confucius. Qui ne sont à mon sens, non pas opposés mais complémentaires. Confucius modélise la société comme elle doit s'organiser et fonctionner

anthropologiquement. Lao-Tseu, à quel prix cette organisation et ce fonctionnement peut perdurer: en faisant que ceux qui nous gouvernent empruntent la voix du Tao et de la vertu! Où la théorie taoïste serait une version métaphorique de la psychanalyse structurale, (il m'arrive de dire que seuls les psychanalystes structuraux peuvent lire Lao-Tseu et Confucius et y entendre quelque chose). Mais les philosophes modernes Nietzsche et Heidegger pensent la dimension subjective à partir de la personne humaine. Tous deux considèrent qu'il y a quelque chose de pourri dans la nature humaine d'aujourd'hui. Comme si la réalité sociale nous avait pervertis. Nietzsche, après Sade, nous appelle à faire des efforts pour nous dépasser nous mêmes. Dans *Zarathoustra* :

« je vous enseigne le surhumain. L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Qu'avez-vous fait pour le surmonter ? »

Et plus loin :

« Qu'est ce que le singe pour l'homme ? une dérision ou une honte douloureuse. Et c'est ce que doit être l'homme pour le surhumain : une dérision ou une honte douloureuse »

Heidegger, lui, accuse la pensée technique et scientifique (comme Pascal) d'avoir occulté la « *pensée véritable* » - « *la pensée de la pensée* » dit-il dans *Qu'appelle-t-on penser?*- et qu'il est urgent d'y revenir, d'y faire retour en renouant avec la pensée grecque des présocratiques (Parménide, Héraclite et quelques autres). Le début de la fin de la philosophie commence avec Platon car pour ces deux philosophes l'ambition était de fonder ou de refonder une ontologie débarrassée de toutes métaphysiques. Spinoza avant eux s'y était essayé avec un réel succès. A ceci près qu'il escamote la question du Sujet. Ce qui apparait aussi bien chez Nietzsche que chez Heidegger. Ils échouent.

Mais le roman œuvre n'est pas seulement une représentation fractale de la réalité sociale dans laquelle l'auteur évolue et s'inscrit, c'est aussi un truchement qui fait transmission. De la même manière qu'il atteste de la nécessité de faire œuvre, il doit à la fois en attester dans la réalité sociale puisqu'il la représente. La double affirmation de cette nécessité opère alors comme un agent de transmission. Entendons-nous bien, ce n'est pas l'auteur qui transmet cette nécessité d'une dimension subjective dans le collectif mais son œuvre, en tant qu'elle se détache de lui irrémédiablement, condition de son universalité. Il m'arrive de dire qu'un bon auteur est un auteur mort. C'est dans ce sens qu'il faut entendre cette boutade. Il y aurait chez l'auteur une authentique autant qu'irrésistible intention de transmettre cette nécessité d'attester de la subjectivité dans le collectif. Mais cette irrésistible intention n'est pas destinée au lecteur proprement dit, elle est destinée au texte en devenir. C'est ce qu'on pourrait appeler le désir d'écrire. Il ne s'agit donc pas dans l'œuvre de projeter des effets de subjectivité propre. On aurait alors là dans le texte une « singularité subjective identitaire ». Elle serait alors moïque et se résoudrait au fond à l'identité de la personne de l'écrivain (et non pas de l'écriture). La personne sociale dont les groupies font le culte. Dans cette perspective, le malentendu est total. Certes on peut aduler l'écrivain pour ses qualités stylistiques, pour l'ingéniosité dans la manière de trousser son récit, pour ses engagements sociétaux. Mais ceci n'a rien à voir avec la vocation ou la mission de l'auteur. En particulier, il est peu probable, à ce titre, qu'un roman seulement engagé ou militant, en raison de cet engagement ou de ce militantisme, soit une œuvre véritable. Le militantisme ou l'engagement est moïque. Si des romans engagés, tel que Balzac, Zola, Hugo, et beaucoup d'autres les envisagent sont des œuvres, ce n'est pas parce que leurs auteurs se posent en bienfaiteur de l'humanité ou en redresseurs de torts mais parce que, à travers leurs opinions et leurs idéologies, l'écriture est traversée par cette dimension subjective. Ils sont des auteurs je dirais « oxymoralement »; c'est-à-dire malgré leur engagement et leur militantisme.

Il faut donc faire l'hypothèse qu'il y aurait chez ceux qui se révèlent auteur une intentionnalité de transmission intransitive du « subjectif », pour reprendre l'expression que j'utilisais antérieurement. Sans objet. Tout se passerait comme si la prégnance de la dimension subjective ne leur était pas à eux même ignorée ni même inconnue. Mais comme le compositeur ou le peintre ou le sculpteur, l'auteur Acte cette intention de transmission sans pour autant qu'elle relève du réflexif ou du volontaire. Son Acte est obligé et sa nécessité impérative. Elle opère comme un *continuo ostinato* psychique qui active la conformation neuro cérébrale ou l'aptitude singulière qui fait de lui un auteur. Pour qu'il y ait auteur il faut alors la structuration psychique terminale commune à la fois aux psychanalystes, aux mystiques et aux artistes mais aussi une aptitude neuro cérébrale particulière. Cette configuration lui permet d'introduire dans son œuvre le double temps chronologique (historique) du récit et de la durée (temps subjectif suspendu) qui permet d'inscrire l'œuvre dans l'intemporalité et l'universalité. L'œuvre n'est tributaire ni d'une époque ni d'un moment particulier de l'histoire ni de la structuration symbolique particulière d'une société, ni d'un milieu spécifique. Et ce réel est à ce point insistant qu'il résiste même à la traduction d'une langue à l'autre, grâce là aussi, au talent littéraire du traducteur. Car au-delà de cette histoire, longtemps rebattue, où on dissertait des effets de « trahison » de la « traduction », au-delà de cette glose infertile, il faut admettre qu'un traducteur, quand il a du talent (et il doit en avoir), est avant tout **un interprète** qui transpose l'ensemble des trois dimensions de l'écrit d'une langue à l'autre. Si on voulait faire une analogie, métaphorique, on pourrait dire que le traducteur, à l'instar de l'instrumentiste ou d'un chanteur en musique, est un interprète du texte authentique dans la langue nouvelle qu'il doit transposer. Le résultat de cette transposition interprétative s'avère être alors un autre texte dans une autre langue mais toujours fidèle aux trois niveaux d'intentionnalité linguistique de l'auteur. Et singulièrement fidèle à la dimension subjective phonématique. Ce qui

n'est guère évident puisque l'armature du champ phonématique est singulière à chaque langue : chaque langue a son système phonématique spécifique qui se structure de manière oppositionnelle et lui donne une consistance sonore particulière. L'art du traducteur est de trouver des équivalents d'oppositions sonores à celles en usage dans la langue de l'auteur. Comme nous l'ont fait entendre Saussure et Jakobson, chacun à sa manière, dans leur approche de l'art poétique. Pour ce qui est du théâtre quand une pièce n'est pas jouée dans la langue de l'auteur, Shakespeare par exemple, il y a deux niveaux d'interprétation : le traducteur et l'acteur (je n'ai pas dit le comédien). Il faut alors entendre « interprétation » non pas au sens imaginaire de « compréhension herméneutique » particulière de l'œuvre mais au sens quasi étymologique, en langue française, où le texte exprime et révèle quelque chose d'essentiel qui sans cela resterait inaccessible. Ce qui caractérise l'Acte.

Si on s'en tient à cette analyse, force est de constater que dans l'art du roman il y a, en définitive, peu d'auteurs véritables où le désir d'acter dans un texte l'intentionnalité subjective est ce qui fait la passion d'écrire. N'étant que peu cultivé en littérature romanesque et m'étant arrêté d'en lire il y a fort longtemps, je ne peux que citer les œuvres qui m'ont touché : Il me semble que chez Julien Gracq *Le château d'Argol* mais surtout *Le Rivage des Syrtes*, restent des œuvres impérissables. Mais aussi *L'Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar ainsi que *Les Mémoires d'Hadrien*; le Flaubert de *Madame Bovary* et de *Salammbô* qui me paraissent indissociables parce que ces œuvres sont thèse et antithèse d'une même intention; mais aussi *L'éducation sentimentale* et *Bouvard et Pécuchet*; *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen, le Stendhal de *La Chartreuse de Parme* et du *Rouge et le Noir*, le Dostoïevski de *L'Idiot*; mais aussi mêle-mêle Tolstoï, Artaud, Proust, Sade, Isidore Ducasse, Choderlos de Laclos, Zweig, Céline...etc. Bien d'autres encore ... que je serais bien incapable d'évoquer ... Tant du passé que modernes ou contemporains. On peut penser que la tragédie depuis l'antiquité grecque, a la même fonction que le roman moderne. Elle précède

le roman. La tragédie quand elle est œuvre, sacrifie aux mêmes obligations d'écriture et se déploie, elle aussi, dans les trois dimensions intriquées : sémiotique, sémiologique et sémantique. Bien évidemment, si on devait citer un seul auteur, le premier serait Shakespeare qui reste emblématique. Mais d'autres dramaturges classiques peuvent être aussi cités : Corneille, Racine, Goldoni... mais aussi des modernes. Il est remarquable que leurs pièces puissent être seulement lues et n'aient pas besoin d'être présentées pour qu'on y entende quelque chose. Pour que « ça parle ». Mais il est sans doute préférable qu'elles soient interprétées en public. Dans cette perspective, « ce qu'on dit » impacte directement le collectif de ceux qui écoutent et voient. Encore faut-il qu'elles soient véritablement interprétées par de réels acteurs et non par de simples comédiens. L'acteur acte, authentiquement, en particulier le niveau sémiotique de l'œuvre, la concaténation phonématique. Le comédien essentiellement joue¹⁴ au niveau sémiologico-sémantique, sans y être, et déclame le dit. En quelque sorte, il simule. Il est en « représentation ». L'acteur interprète comme de « sang froid », il ne simule pas. Interpréter c'est faire advenir la voix de l'auteur qui s'est tue dans la voix propre de l'Acteur. Il ne s'agit pas seulement de réanimer la langue morte du texte, mais de ressusciter le « *qu'on dit* » que l'auteur incruste dans son œuvre par le biais d'une sonorité phonématique qui lui est singulière. N'est donc pas Acteur qui veut, comédien peut-être : il suffit d'apprendre à simuler. Le comédien est à l'acteur ce que l'écrivain (ou le sophiste) est à l'auteur.

¹⁴ *Le paradoxe du comédien* Denis Diderot

8. Pourquoi le roman ? Hypothèses ethnologiques

J'ai utilisé, pour faire entendre ce qui rendait une œuvre littéraire impérissable, la métaphore, éculée et simpliste des trois registres de la linguistique, du motif de la trame et de la chaîne dont se constitue une tapisserie. Dire que le roman, quand il est œuvre, tient sa consistance dans l'intrication talentueuse de ces trois registres, sémiotique, sémiologique, sémantique, est en fait d'une banalité affligeante. Cela tient seulement d'une description théorique. Mais cela n'explique pas, pour autant, la cause de sa nécessité. En fait, cela dit les conditions de sa nécessité mais pas ce qui la cause. Or c'est la cause de cette nécessité qui rend l'œuvre romanesque impérissable. Il faut donc redire en quoi elle est nécessaire. En particulier toute la démonstration tourne autour des relations et interactions qu'entretiennent l'auteur, le texte et le lecteur en tant qu'individualité subjective, si on m'autorise cet oxymore. Comme l'œuvre ne s'adresse qu'au un par un, si tel était le cas ni son universalité ni son « immortalité » ne seraient avérées. Il lui faut une nécessité sociale, une fonction sociale réelle. Évidemment je ne cesse d'y faire allusion tout au long de ces séminaires consacrés à l'art. Mais rien n'est véritablement établi ni modélisé. Pour se faire, il faut une approche ethnologique structurale. L'hypothèse est que la structuration du collectif telle que Lévi-Strauss en donne le modèle est exclusivement déterminée par la pensée sémiologico sémantique. C'est-à-dire la conjugaison du bricolage du mythe et de la pensée productive rationnelle. Pour le dire en termes métapsychologiques, le collectif est organisé par la pensée réflexive moïque, qu'elle soit « sauvage » ou productive (rationnelle). C'est du moins les présupposés sur lesquels l'ethnologie structurale est modélisée. Ces présupposés font que la dimension subjective humaine en est de facto exclue. Et pas seulement de facto mais aussi explicitement. Lévi-Strauss réfute qu'il puisse y avoir instance psychique autre que le Moi dont il fait l'hypothèse qu'il se structure essentiellement par la vertu du collectif. Et qu'en tout état de cause, sa fonction essentielle est de permettre l'appartenance qui elle permet de se conformer à l'ordre social que la

pensée sauvage bricole. Il en reste à cette conception de l'homme qu'il est un animal symbolique. Au moins dans son modèle théorique de la culture. Structure d'asservissement si on va au bout de sa conception. L'homme, dans le cadre de l'ethnologie structurale, est cette « animalité » que Nietzsche et Heidegger souhaitaient que l'on dépasse. Mais son intuition lui interdisait, quoiqu'il l'ait défendue bec et ongles, d'en rester là. En tout état de cause, force est de constater que la dimension subjective est bannie de l'approche ethnologique structurale. Si on veut éclairer cette position à partir de la métapsychologie structurale, on peut considérer que Lévi-Strauss construit son modèle qu'en ne tenant compte que des registres sémiologico-sémantiques (c'est-à-dire Moïques) de la réalité psychique des êtres humains. Comme s'il réduisait Homo sapiens à n'être qu'un homme dénué d'humanité. Il est déchiré entre un modèle ethnologique, scientifiquement convainquant, et la conviction intime qu'il lui manque quelque chose d'essentiel. Son intérêt pour l'art est sa manière, à la fois scientifique et conditionnelle, de réintroduire pragmatiquement dans sa théorie ce qui lui manque pour devenir véritablement une anthropologie. Lévi-Strauss incarne à lui seul la controverse qui oppose Galilée à la papauté. Quand il est ethnologue structural, il est le pape obscurantiste ; quand il est ce visionnaire aux intuitions fulgurantes, il est Galilée. Il nie l'humanisme subjectif humain à la face du monde et, dans le même temps, il se dit à lui-même, et à d'autres qui savent le lire et l'entendre, « *et pourtant il y a du subjectif dans l'ordre social qui le subvertit et lui rend son humanité* »... sans pour autant qu'il ait conscience et sache véritablement que c'est ce qu'il est en train de se dire ...

Si explicitement il admet, sans l'affirmer, que l'art apporte une dimension « subjective » humaine qui seule vaille, il n'est pas convaincu que le roman soit véritablement une production artistique véritable. Il le voue à la disparition. A l'inverse de la musique, il le considère comme un avatar dégénéré du mythe. Ce à quoi je ne souscris pas. L'apparition du roman moderne au XVII n'est pas fortuite. J'ai déjà indiqué qu'il est contemporain de la révolution rationaliste qui tente d'éradiquer les

effets de la Pensée sauvage. L'un des aspects le plus visible de cette tentation se lit dans cette fureur fanatique de destitution et même d'éradication de croyances et de superstitions religieuses. Mais cette haine de la religion est aussi, à n'en pas douter, une méfiance toute lévi-straussienne, à l'égard de ce qui pourrait rappeler, hors rationalité raisonnante, l'existence d'un « être de l'homme », transcendant, incarné dans un être suprême supposé, le dieu des chrétiens. Au nom d'un positivisme radical, de manière très pondérée, Descartes en atteste « *je pense (rationnellement) donc je suis (moïquement)* » sur le mode de l'évidence, sans dire ce qu'il en est du « Penser » ni ce qu'il en est de ce « Je ». C'est une position quasi behavioriste : le « Je » qui pense reste le produit de la « boîte noire » qui ne doit pas être interrogée. Dieu y pourvoira... Et au revoir au Sujet psychique au profit du sujet grammatical triomphant. Idéalisation de la puissance de la langue et de la parole.

Aussi, comme je m'en suis expliqué tout à l'heure, et que j'ai tenté de vous faire entendre, le roman est bien ce que je pense qu'il est : il a pour fonction de subvertir ce rationalisme fictionnel tout en y sacrifiant dans sa forme. De plus, à la même époque, on invente, au nom de la liberté, l'individualisme. La liberté individuelle moïque pour tous, régie par la loi et le droit... dont on verra l'apogée dans la deuxième partie du XXème siècle. Le roman naît avec l'avènement du capitalisme, ce qui n'est pas fortuit non plus. Il fallait un autre antidote à ce rationalisme qui envahit toutes les secteurs de la société. Le roman est pour partie cet antidote. Il vient au secours de la Pensée du Penser avec les moyens rationnels de ce qui le subvertit. Lévi-Strauss quand il travaillait avec Jacobson sur l'interprétation linguistico-ethnologique du poème « *Les chats* » de Baudelaire, suggérait qu'il n'y avait pas grande différence, d'un point de vue linguistique, entre prose et poésie. Mais il indiquait tout aussitôt un « cependant » qui annonçait qu'il percevait une différence entre ces deux genres littéraires, ce que je crois fondé. La poésie, à ce moment de l'histoire, n'est sans doute pas suffisante pour attester qu'il y a, d'un point de vue littéraire, nécessité du subjectif dans le collectif. Ne fut ce que parce que cet art

s'adresse à « l'élite » alors que le roman se destine sans doute à une diffusion plus large ... mais pas seulement. J'y reviendrai.

9. Retour à *La Princesse de Clèves*

J'ai tenté de montrer que ce qui spécifie le Roman moderne adopte l'idéologie rationaliste discursive pour structurer son récit. Idéologie rationaliste qui objective ce dont on veut traiter et la manière dont on rend compte de ce qui est en question. L'objectivité moïque et le caractère fictionnel du récit assure de le situer sur une autre scène de telle sorte qu'il acquière une dimension d'extériorité objectale qui le démarque de l'autobiographique déclarée ou de l'autofiction. Lévi-Strauss, tout à son obnubilation de prouver qu'avec l'avènement du rationalisme « scientifique » (moïque) au XVIIème siècle, considère que la structure du mythe disparaît, en même temps que la pensée sauvage s'absente du récit romancé sous l'hégémonie de la pensée productive. Le récit serait alors débarrassé de la structure symbolique qui fait consistance - à tort, comme on l'a vu et ce, à plusieurs chefs - avec la promotion du « fait » rendu objectal que cette pensée rationalisante est capable de circonvenir, de décrire et d'expliquer. Il avait donc manqué que le roman moderne, jusqu'à nos jours, bénéficie lui aussi d'une « structure » symbolique oppositionnelle de signifiants. Il l'a manqué parce que, dans le roman, la structure symbolique (sémiologique) a promu au statut de signifiants symboles des vocables qui n'émargent plus au thésaurus lexical du bestiaire ou du végétal. Elle réapparaît en utilisant et traitant de signifiants idéologiques ou moraux, techniques, philosophiques pour bricoler sous l'égide de la pensée sauvage, toujours à l'œuvre, un système qui fait armature cachée du récit romanesque et qui, en sous-main détermine, pour partie, dans son développement et son intention. Cela n'échappe nullement au lecteur ou aux critiques littéraires. C'est dire que le récit qui se présente comme une exposition superstructurelle para scientifique d'une problématique psychologique, sociologique, politique, philosophique sous l'égide de la pensée rationnelle, plus ou moins

déductive ou inductive selon le cas mais en tout état de cause objective, reste travailler par les préoccupations du mythe. Le roman, de ce point de vue, est toujours une réflexion ou une méditation à travers une fiction autobiographique, sur les affaires et l'ordre du monde et de la société. C'est ce qui fait en général son succès, ou pas, de son public. Je dirais même que le roman, dans cette perspective, a pour ambition, comme la psychanalyse freudo lacanienne par ses évocations, de tangenter la « vérité » qui émane de ses différents champs. Il semble en effet, sauf pour ceux qui ont une véritable passion pour la littérature (cela existe !), que les amateurs de roman se recrutent à ces seuls niveaux de lecture. Peu, consciemment, ne cherche que ce « qu'on dise », qui est fait rencontre subjective. Et c'est très bien comme ça. Mais s'il y avait que ces niveaux de lecture qui mobilisent la superstructure de « rationnelle » et infrastructure symbolique du récit, on ne verrait pas bien à quoi servirait le niveau « subjectif » humanisant du roman. Le roman n'aurait alors qu'une fonction distrayante ou, au mieux, divertissante. Sorte de fonction de « passion et » des temps modernes qui assure de la paix psychosociale.

L'énigme qu'il me semble resté à lever, c'est le fait que l'on s'accorde à considérer que le Roman moderne commence avec *La Princesse de Clèves*. Ce n'est pas anodin si on se place non pas d'un point de vue historique ou ethnologique, mais d'un point de vue anthropologique. En quoi ce roman d'amour ferait rupture avec les récits et romans antécédents ? Comme nous l'avons vu, on peut alléguer un certain nombre de raisons qui ferait de Madame de la Fayette l'inventeur du roman moderne. Par exemple la construction du roman ou son style réputé, dès sa parution, comme remarquable. On a vu que ce n'est pas cela qui rend un roman impérissable. Le thème de la passion n'est pas non plus une novation; on a vu qu'il est courant depuis que la littérature existe. On pourrait alléguer qu'elle serait la première à introduire en littérature l'idéologie rationaliste comme je viens de le rappeler. En effet, les récits et romans antérieurs n'y avaient pas recours de manière aussi radicale. Ils faisaient

appel certes à l'organisation rationnelle des idées, mais sacrifie encore au surnaturel, pour le dire autrement aux superstitions. En particulier le roman baroque que l'on peut qualifier de dionysiaque alors que la rationalité de Madame de la Fayette serait plutôt de l'ordre de l'esprit apollonien. La Mort aussi hante ce type de roman baroque. Il y a à la fin du XVIIIème siècle une résurgence très admirable de ce type de roman baroque. Je veux parler du roman de Jan Potocki *Le Manuscrit trouvé à Saragosse*¹⁵ dont la première version date de 1794. De fait c'est un roman hybride. On s'accorde à y trouver des relents de roman fantasmagorique ou picaresque. C'est sans doute exact. D'autres y trouvent une dimension initiatique. C'est aussi vrai. Mais ce qui m'a intéressé dans ce roman foisonnant c'est que j'y vois une théorisation « romanesque » du passage du roman baroque au roman moderne dans son ultime version de 1810 (il y a trois versions 1794, 1805 et 1810) où le dénouement explique le pourquoi des énigmes enchevêtrées relatées dans le début du roman. En effet, le dénouement se présente comme l'évanouissement des tourments fantastiques et terrorisants qui ont persécuté irrationnellement les différents protagonistes que ce roman met en scène. On pourrait dire à la lumière de la pensée rationnelle. Comme si les problématiques mystérieuses fabuleuses ou surnaturelles antérieures n'étaient que le fruit d'un imaginaire en proie aux superstitions les plus échevelées cédaient devant le miracle de la pensée objectale rationnelle. Manière d'exalter le triomphe de la raison. Bien sûr, il s'agit de la lecture que j'en propose, déjà structurale, c'est-à-dire oppositionnelle. Simpliste en quelque sorte.

¹⁵ **Jan Potocki** est un aristocrate polonais, écrivain et grand voyageur. *Le Manuscrit trouvé à Saragosse*, écrit en français, est un roman bien intéressant pour un psychanalyste...

10. De la banalité de la rencontre

Il faut dire que je suis toujours étonné de l'effet que fait sur ceux qui écoutent, et parfois entendent, ce qui se dit dans ce séminaire. Quand j'aborde un concept ou un aspect particulier de la psychanalyse structurale dans ses effets, il y a alors une sorte de survalorisation du concept comme si s'était révélé la pierre philosophale de la psychologie structurale. Cela a été particulièrement perceptible quand j'ai reprécisé ce qu'il en est du Sujet et de sa place dans la métapsychologie structurale. Quelques-uns n'ont pas manqués de l'idéaliser au point de tenir pour rien, c'est-à-dire pour imaginaire, dans le sens illusoire, ce qu'il en est du Moi. Et une fois encore on justifie le moi comme étant haïssable. Ce qui n'est pas mon propos, loin de là. Le Moi est effectivement le fait du registre imaginaire sémantique, mais ce n'est pas pour autant qu'il soit illusoire ou trompeur. Digne d'un mépris aristocratique où seule l'instance subjective s'avère valeureuse. Il faut alors faire du Moi renoncement pour accéder à cet olympe subjectif. Rien n'est moins vrai. Le Moi dans son aptitude à la compréhension motivée par la quête, donne accès au « vivre », le Sujet lui, antérieurement, donne accès à l'Ex-Sistence. Il faut leur dynamique pour actualiser dans le collectif l'Ex-Sistence au travers du Vivre. Dans la psychanalyse structurale, il n'y a pas de concept « pierre philosophale ». Parce qu'elle est structurale son modèle est systémique dont chaque élément a la même valence que tous les autres. Il n'y en a pas un qui synecdotiquement spécifie la psychanalyse structurale. Pour qu'il y ait pierre philosophale il faudrait alors qu'un des éléments du système soit alors idéalisé par certains et que cette idéalisation soit reprise collectivement. Et cela ne manque pas, chaque fois que je précise un des éléments du système (un concept) et que je tente d'en faire l'approche épistémologique, en particulier sur sa genèse, alors il se trouve toujours quelqu'un pour idéaliser. J'avais déjà perçu ce phénomène à l'Ecole freudienne, c'est ce qui nourrissait (et nourrit encore) l'exégèse qui s'oppose à l'épistémologie.

Il me semble que le terme « rencontre » a eu ce destin funeste. Certes la rencontre telle que je tente d'en définir l'origine métapsychologie du côté d'une possibilité réelle « d'intersubjectivité » mérite qu'on s'y attarde théoriquement. Mais ce n'est pas une raison pour faire comme si on avait découvert le graal qui érige les relations humaines au-dessus des contingences objectales. Il ne faut jamais oublier que la psychanalyse structurale, à la suite de l'ethnologie structurale, a pour résultats, à défaut d'être un objectif, le désenchantement pour reprendre l'expression de Max Weber, de l'être au monde psychique d'Homo sapiens comme l'ethnologie structurale a eu pour effet, contre lequel tous les beaux esprits philosophiques se sont mobilisés, le désenchantement au collectif. Désenchantement au collectif que la psychanalyse structurale contribue à accentuer. Dans mon esprit le désenchantement à la fois psychique et social n'a rien de pessimiste ou d'une fatalité mauvaise et désastreuse contre lequel il faut opposer un stoïcisme ou un épicurisme de bon aloi, à la manière de Freud ou de Lacan. Il faut prendre ce terme de désenchantement du côté de l'objectivisme simple qui permet à la fois la désidérialisation et la dédramatisation philosophico religieuse. Désenchanter c'est accéder, après un long voyage, comme dit le poète, d'accéder « à la vie simple et tranquille » mais profondément intense pour autant. Cela nous exonère seulement d'être condamnés à la poursuite du bonheur et du malheur !

Pour revenir à cette histoire de rencontre qui serait subjective et pas moiïque seulement, il me semble qu'on en a plein la bouche (avec une certaine ferveur même) comme on en avait avant plein le bouche du « désir » et plus récemment de la « position subjective ». Je vais vous décevoir. Il n'y a rien de plus banal qu'une rencontre, quoique quand on fait la modélisation théorique on puisse y voir quelque chose d'extraordinaire. Si on s'en tient à ces caractéristiques essentielles, il est vrai que cela parait hors du commun. Excusez-moi du peu, elle est indestructible, puisqu'elle s'inscrit dans le temps toujours présent maintenant, et partant hors sens

puisque hors relations objectales. Elle ne suppose aucun enjeu et aucun projet. Certes, il arrive, très exceptionnellement, qu'elle débouche sur une « passion réelle ». Laquelle peut alors actualiser l'Ex-tase ou l'Acte sexuel. Ce qui revient au même. Mais cette occurrence n'est ni prévisible, ni certaine. Mais on peut en rêver ! Reste que si on rêve, c'est qu'on l'inscrit dans un projet ou une fin dernière... et qu'alors il n'y a pas rencontre ni passion. Ce n'est qu'une relation objectale idéalisée à des fins de conjointement sexuel qui est antagoniste de la rencontre et de la passion. Mais le fait d'en dégager les caractéristiques épistémologiques n'a pas pour objectif d'ériger la rencontre et éventuellement la passion du côté du sublime et de l'exception élitiste (artistique). Pour doucher cette plante fatale, je dirais que l'aptitude à la rencontre est inscrite au patrimoine génétique de l'espèce Homo sapiens. Ce n'est donc pas un phénomène extraordinaire quand elle s'actualise. Tout humain, parce qu'il est humain, détient potentiellement, la potentialité d'actualiser la rencontre. Et de fait c'est ce qui se produit. Mais pas là où on l'attend ni comme on le croit. Elle est programmée génétiquement et cette aptitude contribue à la structuration de la réalité psychique au travers de l'émergence de la subjectivité... chez le nourrisson. Mais cela peut néanmoins échouer. Ce qu'il faut entendre là c'est que l'aptitude à la rencontre est neurocérébralement programmée dès avant la naissance dans le fait de la sélection des phonèmes in utéro. Sélection des phonèmes qui peut être considérée comme le prolégomène de l'émergence subjective ... et au procès de la subjectivisation. On pourrait dire que le lien intersubjectif avec la Mère qui se noue dès la naissance se structure dans cette phase de sélection des phonèmes in utéro. Car bien évidemment pour la, psychanalyse structurale dans son objectivité structurale, le lien qui noue le nourrisson et la Mère n'est originellement pas affectif (il n'y a pas amour au sens moiïque objectal) mais pré psychique... C'est par la vertu de ce lien génétiquement programmé qu'il y aura très tôt, dans l'enfance infans, non pas relation « objectale » à la Mère mais « lien » dès que l'épreuve de subjectivisation opère. Le rapport exclusif à la Mère est, avant cette épreuve, disons « animalité » et se fonde

sur les organes des sens. En particulier l'olfaction, la vue et le toucher. Mais la voix de la Mère, en tant qu'elle véhicule le trésor phonématique est centrale.

On peut considérer qu'il y a véritable rencontre subjective dès lors que le processus de subjectivisation est enclenché. Même si celui-ci n'aboutit pas ou aboutit partiellement. C'est dire que le premier lien à la Mère n'est pas objectal comme l'enseigne la psychanalyse freudo lacanienne. Il ne découle pas du « besoin » d'allaitement comme on le croit habituellement. Toute faribola que fonde le désir sur le manque objectal sur le modèle oral du nourrissage. Donc ce qui permet au nourrisson de sortir de la confusion animalité, antécédente à l'épreuve de subjectivisation, c'est l'activation de la capacité de clivage, dont s'ordonne la structuration psychique, dont le trésor phonématique singulier permet l'actualisation. Tout se passe comme si la singularité du trésor acquis par le nourrisson permettait son autonomisation par rapport à celui qui lui a été transmis. S'opère alors un double clivage d'abord dans la confusion « animalité » sensorielle primordiale qui débouche sur un dehors et un dedans de l'organisme (pas encore du corps) et conséquemment un clivage entre les compétences perceptives neuro cérébrales et l'esquisse de la structuration psychique autour et à partir de l'émergence d'une subjectivisation propre que le trésor phonématique devenu singulier et opérant permet. Dès lors s'instaure avec la Mère non pas une relation d'objet mais une rencontre subjective (dans le meilleur des cas : il s'agit ici d'une modélisation). Les soins donnés à l'enfant par la Mère sont alors vectorisés par cette rencontre et le lien subjectif. Hors sens donc et hors sentiment sentimental d'amour dit-on.

Bien sûr, ce que je viens de décrire là est une modélisation « pure et parfaite ». En tout état de cause ce phénomène générique qui signe pour le nourrisson le début de la structuration auto organisée de son appareil psychique (et non pas par interaction avec l'environnement familial) peut déboucher sur plusieurs configurations qui ne seraient pas pures et parfaites si justement l'épreuve de subjectivisation s'avérait

partielle ou impossible (TED). On peut penser alors que la programmation de l'auto-organisation psychique verrait son déroulement affecté dans sa détermination téléonomique. Détermination téléonomique qui est de permettre à l'appareil psychique l'adaptation au monde et aux autres. Tout se passerait alors comme si les autres phases de structuration de l'appareil psychique, concomitantes au développement de la structuration de l'appareil à langage, se verraient alors vectorisées par cette rencontre initiale. Pour le dire autrement, la rencontre s'avère et est possible entre la Mère et l'enfant quand il y a séparation, et non plus concordance, entre le mode phonématique de l'enfant (dans les termes qui sont les miens son langage singulier) et celui de la Mère.

A partir de quoi on peut décrire le destin possible de la relation ultérieure Mère/enfant. La rencontre subjective que la Mère permet à l'enfant de traverser la phase qui voit l'apparition du mode proto linguistique symbolique d'où émerge ce qu'il est convenu d'appeler avec Freud le Moi idéal, dit dans la psychanalyse structurale « totalitaire ». La poursuite de cette inter subjectivité primordiale permet à ce mode de fonctionnement, pré objectal, binaire appropriation/élimination de ne pas se fixer puisque cette intersubjectivité indéfectible y fait butée : il en est au moins une qui ne succombe pas aux effets de cette binarité délétère consommatoire. Elle y échappe et en y échappant permet à cette modalité d'entamer son clivage qui fait émerger, grâce à l'irruption du module syntaxique qui permet l'imaginaire, les instances prémoïques du Surmoi et de l'Idéal du Moi. C'est à ce moment que la rencontre subjective débouche sur le prototype imparfait des relations d'affinité élective. Prototype imparfait, puisque ce qui se joue à ce moment c'est une dialectique interpersonnelle entre l'instance subjective de l'enfant et de la Mère et les instances prémoïques de la Mère. Tout se passe comme si dans cette pré-relation d'affinité élective entre la Mère et l'enfant, du point de vue d'un modèle pur et parfait, celle-ci était asymétrique. C'est-à-dire que, comme le psychanalyste, la Mère personnifie pour l'enfant toujours et exclusivement l'instance subjective. On peut

toujours rêver ! Contrairement à ce que la psychanalyse freudienne, le mythe freudien soutient, ce n'est pas le père qui incarne cette fonction subjective, mais la Mère. Le père peut apparaître comme un recours, en deuxième intention, comme disent les médecins, si la mère ne tient pas position de butée subjective dans cette pré-relation d'affinité élective. Mais de toute manière il n'incarne en aucun cas la loi qu'elle soit symbolique ou légale. Car contrairement à ce qui se raconte et qu'on idéologise, le rôle des parents n'est pas de socialiser l'enfant ni de l'acculturer. Leur fonction est d'accompagner, et d'incarner aussi, les phases de structuration auto organisées de l'appareil psychique de leur enfant, pour permettre, quand c'est le moment, à l'organisation culturelle et sociale d'initier cette acculturation et cette socialisation. Chez nous, c'est d'abord la crèche, puis l'école maternelle. Il faudrait tout de même entendre que la réalité sociale ne se structure pas comme extension de l'organisation familiale (ce que soutient la thèse pseudo anthropologique de Freud) mais que le système familial est un des éléments de chaque culture et qu'il y a autant de systèmes familiaux que de cultures. C'est dire qu'un système familial, le nôtre en ce qui concerne la psychanalyse freudienne, n'est jamais anthropologiquement universel. Il est la conséquence d'un système culturel donné.

Ce qui me semble a contrario universel, c'est ce qui se forme de primordial, d'un point de vue métapsychologique, entre la mère et l'enfant, dans le temps de l'auto organisation de son appareil psychique. En tous cas entre 9 mois et 3 ans quel que soit la constellation familiale dans laquelle la mère et l'enfant évoluent. Je dirais que cette hypothèse est d'une certaine importance quant à la validité de la cure psychanalytique structurale et son protocole. Dans cette perspective, le psychanalyste est en position intégralement subjective à tous les moments de la cure et se substitue expérimentalement à la fonction de la mère au moment où l'enfant passe l'épreuve de subjectivisation qui, pour ceux qui s'adressent véritablement en psychanalyse, a totalement ou pour partie échouée. Car c'est pour l'enfant face à sa mère, le moment

où le système phonématique de l'enfant se sépare de celui de la mère et lui permet d'accéder à l'autonomie subjective. On voit que ladite séparation n'a pas grand-chose à voir avec le sevrage, quoiqu'il serve de métaphore à la séparation des systèmes phonématiques de la mère et de l'enfant. Quand cette séparation des systèmes phonématiques (à chacun sa voix) ne se fait pas ou se fait partiellement alors, on assiste au dévoiement de la pré-relation d'affinité élective qui peut prendre toutes les formes pathologiques possibles. A l'exception de la paranoïa ou de la mélancolie qui, elles, se structurent sur la persistance inexpugnable du fonctionnement du moi Idéal totalitaire. Comme si la présence subjective extrinsèque n'avait pas eu lieu ou n'avait pas pu s'opérer.

Toutes ces digressions avaient pour objectifs de montrer à quel point la rencontre subjective n'a non seulement rien d'extraordinaire ni a fortiori de merveilleux mais qu'elle était un acquis neurobiologique de l'humanité de l'homme. Universel donc. Comme je le disais, il n'y a pas lieu d'en faire un plat. Ce qui est beaucoup moins fréquent c'est que cette aptitude à l'intersubjectivité démarre dans la vie entre deux personnes sans aucun enjeu objectal. Le poète, Baudelaire en l'occurrence, en a une intuition dans son poème *À une passante* qui se termine par « Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais ! ». Mais cette intuition est paradoxalement restreinte à ce qu'il est convenu d'appeler « relation amoureuse » comme si la rencontre subjective aléatoire ne se déployait que pour susciter le désir sexuel amoureux. C'est-à-dire objectal. Ce qui est faux. La rencontre n'est pas réservée à déclencher le sempiternel désir sexuel amoureux. On pourrait même dire qu'il en est, en quelque sorte, le dévoiement. Comme si, l'essence de la rencontre subjective échappait au poète. Le seul aspect qui est juste c'est la référence implicite à l'aléatoire : cela peut se passer entre n'importe qui ! Pour revenir à cette histoire de Mère / enfant, il arrive que l'intersubjectivité primordiale, qui a nouée lien entre eux dans la prime enfance, perdure toute la vie sans enjeu et, pourrait-on dire, sans sentiment réputé d'amour.

Pur lien social. C'est extrêmement rare, mais cela peut s'observer. Et ce n'est en rien œdipien. Ni même de dépendance. Dans cette occurrence on ne peut pas même parler de base arrière. Elle Ex-Siste La Mère pour lui, pour elle, l'enfant. Et réciproquement. Entre personne adulte cela peut arriver aussi. On peut faire l'hypothèse que cela est arrivé à Montaigne et La Boétie ; mais aussi à Jean de La Croix et à Thérèse d'Avila. Encore qu'en ce qui les concerne on pourrait discuter. Peut-être, dans leur cas, il s'agirait de véritable passion. Comme celle qui lie à jamais Héloïse et Abélard. Ces rencontres qui débouchent sur un lien social inaltérable entre adultes consentants et conscients de ce qui leur arrivent (par hasard !) peuvent advenir entre homme et homme, femme et femme, femme et homme. Peu importe puisque le lien est subjectif, hors sexualité qui exclut naturellement toute attirance sexuelle objectale. Un lien débarrassé des effets moïques ... et des affects qui vont avec. En particulier « amoureux ». Il faut alors trouver un prétexte à l'actualisation dans la réalité sociale. Ce peut-être une passion partagée et commune qu'on acte dans la réalité sociale. On parle alors, pudiquement, d'affection, puisqu'elle est essentiellement platonique.

Mais la rencontre a très rarement ce destin particulier. Habituellement, elle sert de déclencheur à une affinité élective véritable où s'expérimente la dynamique des instances subjectives et moïques du « Penser » de la « pensée » réflexive. C'est en général le destin de l'évènement de rencontre qui se noue à un moment fugace des séances préliminaires. Il s'institue une affinité élective asymétrique qui entraîne ce que les psychanalystes archéo freudiens nomment « le transfert » libidinal. Bien sûr il ne s'agit pas de transfert mais de la mise en perspective dans une situation quasi expérimentale des figures répétitives qui affectent ceux qui s'y adressent et que le protocole de la cure encadre. Dans cette perspective, la rencontre ne donne pas lieu à un lien social inter subjectif pérenne. La rencontre qui fait événement dans les séances préliminaires, s'avère alors éphémère dès lors que la relation d'affinité

élective asymétrique s'actualise. Cette affinité élective se dénoue, comme dans la vie, au moment où elle perd son utilité structurante. Au revoir et merci... ou même rien. Pourtant, il y a des cures psychanalytiques qui se structurent à partir de l'actualisation d'une affinité élective asymétrique. Elle se déploie alors sur fond de lien social permanent tout au long de la cure. Lequel lien ne se dénoue pas à la fin de la cure. Il faut alors en faire quelque chose (ou pas !) dans la réalité sociale ou dans l'intime de l'intime. Cette occurrence est, à ma connaissance, fort rare. Mais cela Ex-Siste... par hasard. Autre manière de dire qu'il n'y a rien là de déterminé ni de « merveilleux ». Ce n'est qu'une occurrence... Ce qui ne préjuge en rien de l'intensité de ce qui s'y joue !

Expérimentation, donc, qui permet l'entrée dans le collectif pour chacun qui s'y investit. A ce moment où la relation se dénoue, chacun part de son côté ou perdure la dimension de la rencontre subjective. Alors, on est ramené au cas précédent : c'est inaltérable... et très rare. Bien sûr, la rencontre peut directement déboucher sur une relation amoureuse qui vectorise alors, à plus ou moins long terme, les envies de conjointement sexuel ; Le désir dit-on. C'est un destin de la rencontre, très répandu. La plupart du temps la dimension subjective s'évanouit tout aussitôt et laisse place aux relations moïques et sexuelles qui sont tout sauf impérissables. Et fonder le mariage sur le sentiment amoureux et le désir sexuel est tout à fait hasardeux. Comme je l'ai rabâché, le mariage est une institution et un rite social qui dans nos sociétés contractualise entre époux la gestion de la lignée, la gestion des relations sociales et économiques et la gestion des envies sexuelles et amoureuses. Y parvenir est un exploit quasi impossible. Un autre destin très répandu menace la rencontre subjective quand dans l'une ou l'autre des parties prenantes, ou les deux, l'instance subjective défaille. On assiste alors à toutes les formes de dépendances, de soumission et d'aliénation sur fond de souffrance psychique parfois insupportable.

J'évoquais tout à l'heure Abélard et Héloïse et la passion qui les unit. Je simplifie. Certaines passions peuvent déboucher sur une actualisation qui met en jeu, comme dans l'extase, le corps en tant qu'il matérialise l'instance moïque. Cela alors débouche sur ce que l'on peut considérer comme l'Acte sexuel où ce qui se joue, paradoxalement, c'est non pas la fusion idyllique mais l'acmé de la séparation subjective au moment où s'opère la séparation des registres phonématiques. L'assomption du lien psychique dans la plus grande séparation qui soit. Comme dans l'Ex-Stase. C'est sans doute contre ce scandale de la passion et de son actualisation que Madame de la Fayette élabore ses romans. Et en particulier *La Princesse de Clèves*.

Merci de votre attention,

Marc Lebailly